

Elena Vincent

Le Naufrage de *l'Atalante*

Pièce en trois actes

Les personnages

EUPHRASIE - Jeune fille bien née, promise à Alexandre.

NADINE - Femme de chambre d'Euphrasie.

BAPTISTE - Amant de Nadine.

JEAN-ROGER }
ROGER-JEAN } Amis et hommes d'équipage de Baptiste.

UN COURSIER

ISABEAU - Sœur d'Alexandre.

AGATHE - Dame de compagnie d'Isabeau.

HIPPOLYTE - Chef de la famille de Lessières, frère aîné d'Alexandre et d'Isabeau.

UN MOUSSE

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN - Poète ivrogne.

ALEXANDRE - Frère d'Hippolyte et d'Isabeau.

MONSIEUR DE MONTEGANT }
MADAME DE MONTEGANT } Parents d'Euphrasie.

L'intrigue se passe en Normandie, en mai 1854.

ACTE I

Scène 1

EUPHRASIE, NADINE, BAPTISTE

La chambre d'Euphrasie. Tout, du lit à baldaquin recouvert d'une étoffe soyeuse au tapis indien, témoigne d'une opulence certaine. Euphrasie, vêtue d'un jupon et d'un linge, se tient face à la coiffeuse. Nadine porte une robe de soie noire, toute simple, un tablier blanc et un bonnet en dentelle. Elle fouille l'armoire dans laquelle est caché Baptiste.

EUPHRASIE. Eh bien, Nadine ! Trouves-tu ?

NADINE. C'est la robe de brocart que Mademoiselle désire ? La rouge, que le couturier a fait livrer la semaine dernière.

EUPHRASIE. Du rouge ? Quelle horreur ! On m'accuserait de vouloir débaucher ce pauvre Monsieur de Lessières avant l'heure.

NADINE. Et la toilette bleue à petits carreaux, garnie de popeline ?

EUPHRASIE. Est-elle laide, celle-là ! Elle fait bien campagnarde. Cet homme croira épouser une laitière.

Nadine recommence à fouiller dans l'armoire. Elle en sort une nouvelle toilette, qu'elle présente à sa maîtresse.

NADINE. La robe de soie gris perle conviendra sûrement. Elle est ample, son drapé ne dévoile rien, tout ce que Mademoiselle préfère.

EUPHRASIE. Non, je paraîtrai trop sage, ainsi vêtue, un rien vieille fille... elle se lève, agacée. Est-ce possible ? Je dois pourtant avoir quelque chose !

Elle se dirige vers l'armoire. Nadine, visiblement agitée, se poste devant elle.

NADINE vivement. Non !

EUPHRASIE. Eh bien ? Qu'as-tu ?

NADINE *mal à l'aise*. J'allais l'oublier... On n'est pas plus sotte. La toilette crème, que j'ai retouchée hier, sur la commode! Elle referme en hâte la porte de l'armoire et se dirige vers la commode. Elle présente à Euphrasie une robe très simple mais belle, au jupon ample et au corsage ajusté, garni de broderies en perle. N'est-elle pas charmante?

EUPHRASIE *d'un ton pincé*. Elle me grossit! J'aurai l'air d'une nourrice. Que pensera mon promis?

NADINE *fermement*. Il vous trouvera ravissante.

Euphrasie se laisse mollement vêtir.

EUPHRASIE. Je suis si grasse. Trois filles comme toi auraient tenu tout entières dans cet habit où j'entre à peine.

NADINE. Mademoiselle est très jolie. Et puis, les rondeurs reviennent à la mode.

EUPHRASIE. Dis que je suis forte! Ah! Tais-toi.

NADINE. Eh bien? Ne dit-on point que les désirs masculins s'attachent d'abord aux courbes opulentes de la chair féminine? Une épouse belle et bien portante comble davantage un lit qu'on ne sait quelle coquine, maigre à en faire pâlir, ramassée dans un ruisseau.

EUPHRASIE. Soit. Il est vrai que tu connais bien ces choses, Nadine.

NADINE. Pardon?

EUPHRASIE. Allons! Vous autres femmes de chambre n'êtes guère connues pour votre sagesse et votre retenue. Inutile de nier. Tu t'es donnée au premier qui a voulu de toi. Si tu savais! Je t'envie.

NADINE. Comment donc? Vous voulez connaître ces choses-là?

EUPHRASIE. Le mouton, dit Aristote, est l'animal le plus sot et inepte qui soit. En ce cas, je suis une brebis. D'ici trois jours, je serai toute à ce Monsieur de Lessières, que je rencontre aujourd'hui. Personne n'a daigné m'expliquer au juste ce que c'était qu'une épouse. Comment savoir si j'y excellerai?

NADINE *vaniteuse*. Ah! Mademoiselle, cette science féminine ne connaît ni leçons ni professeurs. Elle s'apprend par la pratique.

EUPHRASIE. Tu pourrais tout de même tenter de m'en enseigner les rudiments.

NADINE. Dois-je faire venir un homme ?

EUPHRASIE. Oh non ! Contente-toi de la théorie.

NADINE. Sans doute. Accordez-moi quelques instants...

EUPHRASIE. J'entends ma mère m'appeler. Songes-y, mets ce temps à profit.

Elle sort. Nadine se dirige vers l'armoire, qu'elle ouvre grand.

NADINE à voix basse. Baptiste ! Un temps. Baptiste, es-tu là ?

Alors qu'elle se penche davantage, Baptiste émerge du placard, se saisit d'elle et l'embrasse.

NADINE *riant*. Baptiste ! Veux-tu finir ! Tu es fou, Mademoiselle Euphrasie aurait pu te surprendre.

BAPTISTE. Eh bien, qu'est-ce que cela fait ?

NADINE. Cela fait qu'elle nous aurait chassés à grand renfort de coups de pieds.

BAPTISTE. C'eût été une aubaine pour vous qui détestez cette maison, Mademoiselle Nadine.

NADINE *caressante*. Oui, c'est cela, donne-moi du Mademoiselle, après-tout, je le vauds bien autant qu'elle... *se reprenant soudain*. Oh, je hais cette Euphrasie, je hais sa coutume de traiter les gens ainsi que des objets, je hais son affreuse beauté et son écrasante opulence ! Tu l'as entendue dédaigner ses toilettes, Baptiste, des robes coûteuses, des chiffons, du taffetas, des flonflons à n'en plus finir... Mais c'est fini, ma belle, moi, Nadine, petite fille livide et chétive, je vous domine. *Elle jette son bonnet à terre*. Étouffez-vous avec vos dentelles d'Alençon et vos soies de Pékin, l'amour d'un homme tient plus chaud au cœur ! Prends-moi, Baptiste.

Elle se jette dans ses bras.

BAPTISTE *hésitant, balayant le plateau du regard*. I... Ici ?

NADINE. Oui, tiens, dans le lit de Mademoiselle, ce sera drôle...

BAPTISTE. Le lit de Mademoiselle ? Seriez-vous prise d'un accès de démence ?

NADINE. Allons ! As-tu jamais couché dans un lit comme celui-ci ?

BAPTISTE. On pourrait nous surprendre...

NADINE. Tu l'as dit toi-même, le pis qui puisse nous arriver est de nous faire jeter, ce qui nous est égal.

BAPTISTE. Nadine... en êtes-vous certaine ? Nous ne l'avons encore jamais fait...

NADINE. Cesse de me dire vous, cela me fait du chagrin. Embrasse-moi. *Il l'embrasse. Elle s'allonge sur le lit, jetant son tablier sur le sol.* Eh ! Un couvre-lit en velours, pas mal ! Un édredon, des plumes de canard... enfin, l'amour ne s'encombre guère de toutes ces fanfreluches. Pauvre Mademoiselle, qui se contente de l'étreinte d'un oreiller !

BAPTISTE. J'ai pourtant oui dire que Mademoiselle Euphrasie de Montegant épousait quelque marquis et que la noce avait lieu dans trois jours.

NADINE. Oui, Monsieur de Lessières... à ce nom, *Baptiste se fige.* Une ingénue que cette Mademoiselle Euphrasie, une oie blanche et grasse, qui ignore tout de ces choses-là ! *Elle remarque le trouble de Baptiste.* Eh bien ? Qu'as-tu ?

BAPTISTE. Ce Monsieur de Lessières... il me semble qu'ils sont deux frères. Lequel est-ce ?

NADINE. Le benjamin, je crois... Alphonse, ou Alexis, je ne sais plus.

BAPTISTE *comme frappé par la foudre.* Alexandre !

NADINE. Oui, quelque chose de cet ordre-là. Le connaîtrais-tu ?

BAPTISTE *nerveux, tentant de dissimuler son trouble.* Moi ? Non, non, du tout...

NADINE. Alors, qu'est-ce que cela peut bien faire ? Les intrigues d'en haut ne nous concernent guère, Baptiste. Pour ma part, celles d'en bas suffisent. Quel besoin avons-nous d'épouser un marquis, un comte, un archiduc, quand l'objet de nos tendresses et de notre affection se trouve niché au creux de nos bras ?

Elle enlace à nouveau Baptiste. Lui demeure immobile. La voix d'Euphrasie retentit dans le fond du théâtre.

EUPHRASIE. Nadine ! Nadine !

NADINE *pestant à voix basse*. Que me veut-t-elle encore, cette désossée ?

Elle noue en hâte son tablier et enfile à nouveau son bonnet.

EUPHRASIE. Nadine ! Allons, dépêche-toi !

NADINE. J'arrive, mademoiselle ! *Bas*. Conservez votre si jolie voix pour la nuit de noces ! À Baptiste. Va-t'en, retrouve-moi ce soir, au jardin d'été !

Elle dépose un rapide baiser sur ses lèvres et sort.

BAPTISTE *seul, d'une voix blanche*. Alexandre !

Scène 2

JEAN-ROGER, ROGER-JEAN, BAPTISTE, UN COURSIER

Le port de Honfleur. Baptiste est assis seul sur les quais, maussade. Entrent Jean-Roger et Roger-Jean.

ROGER-JEAN. Le port est agréable, en cette saison, n'est-ce pas, Jean-Roger ?

JEAN-ROGER. Certainement, la mer est calme, les vents sont favorables. C'est une aubaine, nous levons l'ancre samedi.

ROGER-JEAN. Samedi ? Vous vous moquez ?

JEAN-ROGER. Du tout, nous conduisons une noce. L'*Atalante*, notre vaisseau, quittera Honfleur à l'aurore, nous ferons escale à Plouhinec et à Douarnenez et nous nous arrêterons à l'île de Sein.

ROGER-JEAN. Samedi, ah ben ! S'il pleut des cor...

JEAN-ROGER *vivement*, *le saisissant au col*. Taisez-vous, Roger-Jean !

ROGER-JEAN. Ah ben, qu'est-ce qui vous prend, mon vieux ?

JEAN-ROGER. Vous alliez dire le mot !

ROGER-JEAN. Quel mot ?

JEAN-ROGER. Le mot ! Fil, ficelle, câble !

ROGER-JEAN. Ah ! Cor...

JEAN-ROGER. Allez-vous donc vous taire, ventrebleu ?

ROGER-JEAN. Quoi ? Et si je prononçais le mot ?

JEAN-ROGER. Eh bien, si vous le prononciez, la noce sombrerait, et moi avec.

ROGER-JEAN. Fi ! C'est ridicule.

JEAN-ROGER. Non, monsieur, au contraire, c'est capital. Un jour, un de mes amis, qui est cuisinier, avait eu un mot malheureux. Le lendemain, tout le navire faisait naufrage. Une autre fois, c'était une dame, qui voyageait en compagnie d'un animal à fourrure... vous savez, avec les grandes oreilles.

Il mime.

ROGER-JEAN. Ah ! Un la...

JEAN-ROGER. Silence, malheureux !

ROGER-JEAN. Bon ! peut-être avez-vous raison, après tout...

JEAN-ROGER. C'est heureux que vous le reconnaissiez.

ROGER-JEAN *pointant Baptiste du doigt*. Dites, ne serait-ce point le capitaine Marepuis ?

JEAN-ROGER. Si fait. Il me paraît maussade, aujourd'hui.

ROGER-JEAN. Une peine de cœur, sans doute.

JEAN-ROGER. Vous croyez ? Aux dernières nouvelles, il courtisait une femme de chambre du château de Montegant... une bien charmante personne, quoiqu'un peu chétive.

ROGER-JEAN. Peut-être bien qu'elle lui a posé un la...

JEAN-ROGER *dans un éclat de voix*. Assez ! Vous le faites exprès, ma parole. *Il se reprend*. Je dois en avoir le cœur net. *Il s'approche de Baptiste et s'adresse à lui*. Capitaine !

Baptiste relève la tête et sourit tristement.

BAPTISTE. Ah, Jean-Roger, Roger-Jean, mes amis. Les nouvelles sont-t-elles bonnes ?

JEAN-ROGER. Très bonnes, capitaine.

BAPTISTE. La mer ?

JEAN-ROGER. Aucune intempérie, capitaine.

BAPTISTE. La noce ?

JEAN-ROGER. Atteindra l'île de Sein sans aucun contretemps, capitaine.

BAPTISTE *avec lassitude*. C'est bien.

ROGER-JEAN. Capitaine ?

BAPTISTE. Oui, Jean-Roger ?

ROGER-JEAN. Roger-Jean, capitaine. Pourquoi soupirez-vous ainsi? On vous croirait malheureux.

BAPTISTE. Je ne soupire nullement.

JEAN-ROGER. Si fait.

ROGER-JEAN. C'est la demoiselle?

BAPTISTE. Laquelle donc?

ROGER-JEAN. La femme de chambre des Montegant... la coquine s'est entichée d'un autre?

JEAN-ROGER *bas, à Roger-Jean*. Taisez-vous, enfin!

Il lui donne un coup de coude.

ROGER-JEAN *bas*. Aïe!

Il lui renvoie son coup.

BAPTISTE. Non, ne la calomniez pas. Nadine n'est dévouée qu'à moi. Elle m'aime et je tâche de le lui rendre. Pauvre, pauvre Nadine, je lui ai bien causé du tort! *Il voit Jean-Roger et Roger-Jean échanger des coups de coude et de pied*. Eh bien, qu'avez-vous?

ROGER-JEAN. C'est lui! Il m'a donné un coup!

JEAN-ROGER. Pas vrai! Lui, en revanche, m'a écrasé le pied!

BAPTISTE. Dame! Se bousculer ainsi pour des queues de cerises! Où en étais-je?

ROGER-JEAN. Vous en étiez à «Pauvre, pauvre, Nadine, je lui ai bien causé du tort!»

BAPTISTE. C'est juste. Pauvre, pauvre Nadine, je lui ai bien causé du tort! Je suis indigne de chacune de ses caresses.

ROGER-JEAN. Pourquoi donc?

BAPTISTE. Ah, mes chers compagnons! Je suis bien trop coupable pour espérer trouver en vous une oreille complaisante, et je rougis encore de mon crime.

JEAN-ROGER. Ce crime, lequel est-ce?

ROGER-JEAN. Oui, lequel est-ce ?

BAPTISTE. Voici... j'aime.

Jean-Roger et Roger-Jean éclatent de rire.

ROGER-JEAN. Vous l'aimez ! Mais c'est magnifique, capitaine !

BAPTISTE. Voulez-vous me laisser finir, vous ! J'aime, non pas Nadine, mais... un homme.

Jean-Roger et Roger-Jean ouvrent de grands yeux.

JEAN-ROGER. Un... Un homme ?

ROGER-JEAN. C'est-à-dire ?

JEAN-ROGER. Vous éprouvez de l'amitié pour un homme ?

BAPTISTE. De l'amitié, de l'affection, de la passion, de l'amour, enfin ! J'aime cet homme comme une femme. *Il baisse les yeux.* N'est-ce pas que c'est horrible ?

JEAN-ROGER. Horrible... Horrible...

ROGER-JEAN. C'est un peu fort, tout de même.

JEAN-ROGER. Il paraît que cela arrive.

ROGER-JEAN. C'est même assez fréquent, dans la marine.

JEAN-ROGER. Forcément. Après plusieurs semaines sans voir de femme, on fait avec les moyens du bord !

ROGER-JEAN. Vous voyez, capitaine ? Nulle raison de s'affoler.

JEAN-ROGER. Après... Je vous avoue que... Je préférerais éviter que nous partagions la même cabine, à l'avenir. Tout de même... ce n'est pas très convenable.

BAPTISTE. Eh quoi ? Il n'y a guère de place pour l'équipage, sur notre rafiote. Si vous n'êtes pas content, dormez sur le pont, comme tout le monde.

ROGER-JEAN. Et cet homme, donc ?

BAPTISTE. C'est une longue histoire, ennuyeuse et tragique.

ROGER-JEAN. Nous aimons la tragédie.

JEAN-ROGER. Oui, allez ! Les malheurs ont au moins la vertu de distraire.

BAPTISTE. Si c'est votre fantaisie... *Il soupire.* Il y a trois mois de cela, en rentrant du Havre, nous avons fait escale à Blonville-sur-Mer, non loin d'ici, vous souvenez-vous ? Nous devions rejoindre Oléron le lendemain, mais nous étions trop éreintés pour poursuivre notre périple. Le voyage avait été harassant, nos pieds n'osaient rêver la terre ferme. Aussi, nous résolûmes de nous restaurer et de coucher ici. Laissant l'*Atalante* mouiller au port, nous prîmes la direction de l'auberge. On donnait une fête, ce soir-là. Une chanteuse de café-concert ressassait de vieux airs marins. Tout était euphorique et effervescent. Je commandai une chope de ce mauvais vin qu'on sert dans les tavernes et me grisai à mon tour. Au bout de ma troisième, je songeai que c'était assez comme cela, qu'il me fallait coucher, et je pris le parti de payer tout de suite. Je cherchai ma bourse, en quête d'une pièce de dix sous ; je ne la trouvai point. Je m'écriai : « Saprستي ! On m'a volé ! » Cette honnête raison ne sembla aucunement convaincre le tavernier, qui me toisait avec hostilité. Je ne pouvais tirer aucun secours de mon équipage, déjà au lit depuis fort longtemps. Je me croyais perdu lorsqu'une grande main posa devant moi ce que je devais à ce petit bonhomme aigrelet. Elle appartenait à un jeune homme de haute taille, à la physionomie trop belle pour un trou si défraîchi. Il me parut d'assez haute naissance, quoique sa mise fût pauvre. Je me confondis en remerciements, qu'il écarta d'un geste. Il me demanda mon nom. Je lui appris que je m'appelais Baptiste Marepuis et que j'étais capitaine. Il m'écouta sans m'interrompre et parla à son tour. Il se nommait Alexandre ; c'est tout ce que je sus de lui. Il me conta quelque péripétie qui lui était arrivée la veille, pour faire la conversation. Il parlait si bien, avec des mots si jolis, que fus saisi d'un tiraillement étrange, au fond de mon cœur, et à un autre endroit, que je me garderai de nommer. La suite ne m'apparaît pas aussi nettement. Nous nous remîmes à boire. Je me souviens tout juste l'avoir suivi dans sa chambre. Au matin, je me réveillai à ses côtés dans un grand lit de plain-pied. Je m'écartai de lui, gêné. Ce qui m'indisposai, surtout, était ma nudité. Je ramassai mes hardes, jetées au pied du lit sans aucun savoir vivre, et m'en vêtis silencieusement. Je considérai cet Alexandre, encore endormi. Il était de ces beautés qu'on ne peut contempler sans être saisi d'un trouble puissant. Soudain, l'image de Nadine m'apparut, ainsi que l'injure que je lui avais faite en fréquentant cet homme. Aussi, je m'arrachai à lui et je regagnai l'*Atalante* en toute hâte. Je conservai de cette expérience une honte inexplicable, qui me prenait tout entier. Je songeai : « Bah ! N'y pense plus ! » Pourtant, tout au long de la semaine, il ne cessa de m'apparaître. Il se levait avec moi. L'écume haletante murmurait son nom. Il partit avec moi à Oléron,

à la Rochelle, me suivit jusque dedans la chambre de ma maîtresse. Ses traits, si fins qu'on les eût dit ciselés par Pygmalion lui-même, se confondaient avec ceux de Nadine. Je tentais, par tous les recours imaginables, de l'oublier, en vain; son image me hantait, emportant dans ses sombres sillons ce trouble inexplicable.

Quelques temps plus tard, alors que je me rendais à Vauville pour une commission sans importance, je vis un attroupement se former sur la place. Tous s'agglutinaient autour d'un de ces messieurs fort bien mis, comme il en existe chez les bourgeois. Ce dernier était juché sur un assez beau destrier à la robe blanche. On m'apprit qu'il s'agissait du jeune Monsieur de Lessières, frère cadet d'un marquis connu de toute la Normandie, dont j'avais du reste entendu parler. Son départ faisait beaucoup de bruit. N'ayant d'autre motif que la curiosité, je m'approchai à mon tour. Je manquai de me flanquer par terre en l'envisageant. Mon souffle entrava ma gorge. Alexandre. Plus avenant encore que je l'avais quitté.

Mon sang martelait mon visage. Mille fois, je voulus l'aborder, mais qu'avais-je à lui dire? Il m'avait oublié, sans l'ombre d'un doute. Et j'apprends aujourd'hui qu'il épousera sous peu une femme de haute naissance, Mademoiselle Euphrasie de Montegant. Ah! quelle infortune, mes amis.

ROGER-JEAN *d'un ton réconfortant*. Allons, mon vieux, ce sont des choses qui arrivent.

JEAN-ROGER. Capitaine, il ne s'agirait point de jeter de l'huile sur le feu mais...

BAPTISTE. Eh bien?

JEAN-ROGER. Ce que j'ai à dire risque de vous déplaire.

BAPTISTE. Parle, Roger-Jean.

JEAN-ROGER. Jean-Roger, capitaine. Vous rappelez-vous ce bourgeois, qui nous a mandés pour conduire la noce de sa fille, le mois dernier?

BAPTISTE. Eh bien?

JEAN-ROGER. J'ai appris ce matin qu'il s'agissait en réalité d'un intermédiaire, et que le véritable commanditaire n'est autre que Monsieur de Montegant. Sans aucun doute, c'est pour le mariage de la petite Euphrasie et de notre Alexandre que nous affréterons l'*Atalante* !

BAPTISTE *se lamentant*. Saprستي, me voilà bien... Catastrophe à bord! Je suis fini.

ROGER-JEAN. Dans votre situation, une seule solution me paraît envisageable.

BAPTISTE *relevant brusquement la tête*. Laquelle?

ROGER-JEAN. Écrivez-lui; peut-être songe-t-il toujours à vous, peut-être votre souvenir lui fera-t-il rompre cette union.

BAPTISTE. Lui? Rompre? Auriez-vous perdu la tête? *Après un temps de réflexion*. L'idée n'est pas idiote, cela dit... mais qu'aurais-je à lui dire?

JEAN-ROGER. Écrivez-lui des vers. Les jeunes gens de bonne famille raffolent de ces fantaisies.

ROGER-JEAN. J'ai ouï dire que le sonnet revenait à la mode, cette année.

JEAN-ROGER. En outre, l'octosyllabe se prête bien à la romance.

ROGER-JEAN. Imbécile! Douze pieds siéront mieux à un Alexandre.

JEAN-ROGER. Douze pieds dedans votre derrière, en vérité!

ROGER-JEAN. Vous me provoquez, fifrelin?

JEAN-ROGER. Fifrelin vous-même, eh! Troubadour!

Ils en viennent progressivement aux mains. Baptiste, sans se préoccuper de leur altercation, sort du papier, une plume et un encrier. Il écrit.

BAPTISTE *dans sa barbe*. Nous irons... Nous irons... quand décline le jour...

ROGER-JEAN. Pauvre pioche!

JEAN-ROGER. Vieux pochard!

ROGER-JEAN. Pochard, moi? Vous-êtes-vous regardé?

BAPTISTE. Laissons... le souffle chaud... d'Orion nous pénétrer.

JEAN-ROGER. Parfaitement, pochard!

ROGER-JEAN. C'est fort, venant de vous!

JEAN-ROGER. Quoi, moi?

ROGER-JEAN. Parfaitement, vous !

BAPTISTE. S'écouleront le long... de nos flancs alanguis...

ROGER-JEAN. Vous êtes un ivrogne et un misérable !

JEAN-ROGER. Comment !

ROGER-JEAN. Oui, monsieur ! Un misérable ! Vous rappelez-vous ces quarante sous que vous deviez à l'auberge du Genou, il y a de cela quelques mois ?

BAPTISTE. Le... reste... t'appartient... n'est-ce pas ? Nous irons... Signé le capitaine Baptiste Marepuis. *Il lève la tête en direction de Jean-Roger et Roger-Jean, qui cessent soudain de se battre. J'ai fini.*

JEAN-ROGER *s'emparant de la missive.* Faites voir !

BAPTISTE. Hé la, l'encre est encore fraîche ! *Un temps.* N'est-ce pas trop osé ?

JEAN-ROGER. Au contraire ! Un homme capable d'en débaucher un autre sera contenté de pareille poésie. *Entre un coursier.* Voici justement un coursier. *Il l'arrête.* Veuillez porter ce pli chez Monsieur de Lessières.

LE COURSIER. Bien, Monsieur.

Il sort.

BAPTISTE. Le sort en est jeté, mes amis... allons ! Préparons l'*Atalante* pour la noce.

JEAN-ROGER. Bien, capitaine.

Ils sortent.

Scène 3

ISABEAU, AGATHE, LE COURSIER, HIPPOLYTE

Demeure de Monsieur de Lessières. Isabeau et Agathe boivent le thé au petit salon.

ISABEAU. Où est Alexandre ?

AGATHE. Monsieur votre frère prépare sa noce. Il rencontre aujourd'hui sa promise, Mademoiselle de Montegant.

ISABEAU. Fi ! Est-ce ridicule ! Épouser cette femme qu'il ne connaît point...

AGATHE. Monsieur dit que la dot des Montegant relèverait la fortune des Lessières. Depuis que la fièvre a emporté vos parents, l'argent vient à manquer...

ISABEAU *moqueuse*. La fortune ! L'argent est un crachat dans une source pure. *Un temps. Soudain curieuse* : Et cette Euphrasie de Montegant, comment est-elle ?

AGATHE. Je l'ai aperçue une fois. Sa physionomie me paraît douce et admirable. Mais une femme de ma connaissance qui sert chez elle m'en a dit pis que pendre. Une grande sotte capricieuse, qui ignore tout de la chose !

Elles rient.

AGATHE *entre deux éclats de rire*. Cessez de rire, Mademoiselle Isabeau, vous ne connaissez guère ces affaires-là, vous non plus.

ISABEAU. Que tu crois, Agathe ! Je suis en réalité très savante.

AGATHE. Mademoiselle ! C'est très vilain, ce que vous me contez là. On vous a débauchée !

ISABEAU. Eh, non ! Je suis chaste. *L'air mutin*. Mais j'ai un amoureux !

AGATHE. C'est vrai ? Qui donc ?

ISABEAU. Un monsieur, à l'esprit fort bien fait, qui m'écrit toutes les semaines... *elle se dirige vers la commode, en tire un feuillet*. Tiens ! Voici un billet qu'il m'a fait parvenir jeudi dernier...

AGATHE *se saisit du billet et lit.* Charmante Isabeau, vos yeux prennent une teinte exquise lorsque les miens les croisent... je les voudrais attacher à ma face, quoique je fusse trop indigne d'être contemplé par une si belle demoiselle... *à part.* Quelles niaiseries! *Elle s'adresse de nouveau à Isabeau.* Signé : un admirateur secret.

ISABEAU. N'est-ce pas que c'est joli?

AGATHE. Un admirateur secret? Vous voulez dire que vous ignorez son nom?

ISABEAU. Les noms sont des futilités, c'est son âme que je sens pressée contre ce feuillet! *Elle embrasse le papier. On frappe à la porte.* Voilà quelqu'un!

Agathe s'empresse d'aller ouvrir. Entre le coursier, une lettre à la main.

LE COURSIER. Monsieur de Lessières?

AGATHE. C'est ici, oui. Que voulez-vous?

Il tend la lettre, qu'Isabeau saisit. Il sort.

ISABEAU. Tiens! C'est lui, sans doute.

Elle décachette la lettre. Agathe s'en saisit et lit :

AGATHE.

Nous irons, nous irons quand décline le jour
Embaumant la prairie de doux relents de miel
Quand l'infini labeur désertera le bourg
Tout frissonnant des folles caresses du ciel

Nous irons palpitants, à travers la campagne
Tout confondus parmi la nudité des blés
Et quand la nuit livide avale la montagne
Laissons le souffle chaud d'Orion nous pénétrer.

Les étoffes, ainsi qu'une frêle rivière
S'écouleront le long de nos flancs alanguis.
Quelques feuilles éparses nous feront un lit.

Et nous irons danser, ta chair contre ma chair
Sur un rythme effréné, ton front contre mon front.
Le reste t'appartient, n'est-ce pas? Nous irons...

ISABEAU. C'est si beau que je me sens défaillir... cette harmonie du verbe! Jamais on ne m'a servi pareils alexandrins.

AGATHE. C'est curieux, l'écriture paraît différente.

ISABEAU. Sa main chancelle d'amour, sans doute !

AGATHE. Attendez ! Votre soupirant a pris soin de signer la lettre, cette fois-ci.

ISABEAU. Vraiment, c'est signé ? Par qui ?

AGATHE. M. Baptiste Marepuis.

ISABEAU. M. Baptiste Marepuis... n'est-ce point le capitaine du vaisseau l'*Atalante*, qui conduira samedi la noce de mon frère ?

AGATHE. Si fait ; et un fort joli garçon, paraît-il.

ISABEAU. C'est vrai ? Comment est-il ?

AGATHE. Admirablement fait ; sa physionomie n'a d'égal que celle de vos frères.

ISABEAU. Et c'est un homme comme cela qui me désire ! Emmène-moi à lui, chère Agathe, je le veux rencontrer.

AGATHE. Maintenant ?

ISABEAU *se levant*. Oui. Habille-toi, nous sortons.

AGATHE. Mademoiselle, c'est imprudent. Vos frères pourraient arriver d'une minute à l'autre.

ISABEAU *revêtant son manteau et son chapeau*. Que m'importent mes frères ? Ils diront bien ce qu'ils voudront.

AGATHE. On a frappé à la porte, je crois.

Entre Hippolyte. Isabeau cache précipitamment le feuillet derrière son dos.

ISABEAU *l'enlaçant*. Hippolyte ! Nous ne t'attendions point. Viens m'embrasser.

HIPPOLYTE. Comment ! Tu t'apprêtais à sortir ?

ISABEAU *précipitamment*. Du tout, nous prenions le thé.

HIPPOLYTE *sceptique*. Le thé ? En manteau et chapeau ?

AGATHE *intervenant*. Mademoiselle tenait à essayer ses habits de printemps. Je craignais qu'ils ne fussent un peu justes.

HIPPOLYTE. C'est bien. Puisque nous en parlons, j'ai fait commander pour toi une robe neuve chez le couturier. Tu la porteras à l'occasion de la noce de notre frère. Je te demande de monter l'essayer au plus vite, au cas où elle nécessiterait quelques ajustements.

ISABEAU. Mon habit de satin conviendrait parfaitement, en vérité. Une robe neuve est un luxe excessif que nous peinerons à assumer, tu le sais comme moi!

HIPPOLYTE. Assez! Ce sont là des affaires d'homme.

ISABEAU. Oui; et je serai un homme lorsque le pain manquera.

HIPPOLYTE. On peut se passer de pain, point de prestige. Nous sommes déjà chanceux que les Montegant veuillent bien d'Alexandre. Tu dois songer à toi, désormais; quelle famille voudrait d'une noble sans dot? *Sceptique*. Que caches-tu derrière ton dos?

ISABEAU. Mais rien.

HIPPOLYTE. Montre.

AGATHE *précipitamment*. C'est inutile, Monsieur. Ce sont les commissions de la cuisinière!

HIPPOLYTE. Et vous me cacheriez ainsi vos commissions? Vous mentez l'une et l'autre. Donnez ça. *Il saisit vivement la lettre et la lit. Long silence. Avec une colère contenue.* Isabeau, ceci t'appartient?

ISABEAU. Oh non, j'ignore ce que c'est. Puis-je voir?

HIPPOLYTE. N'aggrave pas ton cas.

ISABEAU. Un coursier est venu livrer ceci tout à l'heure. J'ignore à qui il appartient. Ce pourrait être adressé à toi ou à Alexandre...

HIPPOLYTE. Certainement, c'est à ton frère que ce Baptiste Marepuis écrirait toutes ces choses! *Il se fait menaçant*. Je vois ce que c'est; je crois plutôt, petite drôlesse, que tu t'es entichée de ce gueux, que tu t'es offerte à lui et qu'il cherche à te revoir. Hein? Réponds, jocrisse!
Agathe s'interpose.

AGATHE. Monsieur, ce que vous avez à dire ne me concerne point et j'en suis consciente. Cependant, pourquoi tant de ressentiment? Ce qui arrive à Mademoiselle est une chance!

HIPPOLYTE. Une chance? Une pas grand'chose sous mon toit, une chance?

AGATHE. Vous exposiez à l'instant vos projets pour elle. Vous déploriez l'absence de partis auxquels la fiancer. Or, il se trouve que ce Monsieur Marepuis est un parti honorable, point trop pauvre, point laid du tout, et...

HIPPOLYTE. Baptiste Marepuis! Ce petit capitaine?

AGATHE. Un honnête homme vaut cent fois un coquin, comme il en pousse chez ces vieilles dynasties sans-le-sou. Or, il se trouve que ce Monsieur a l'intention d'épouser Mademoiselle Isabeau, et...

HIPPOLYTE. L'épouser! La déflorer, plutôt.

AGATHE. Non, Monsieur, l'épouser. Le billet est clair, les métaphores employées ne mentent pas. Ce sonnet est polysémique, quiconque d'un tant soit peu lettré l'aurait aussitôt saisi.

HIPPOLYTE. Tu es lettrée, toi?

AGATHE. Certainement. Malgré ma condition, je suis très assidue. Le précepteur de Mademoiselle m'a donné des cours...

ISABEAU *bas*, à Agathe. Sur la reproduction humaine, sans doute!

Elles rient.

AGATHE. En clair, Monsieur, je vous conseille d'accepter sa demande. D'autant qu'il a pris Mademoiselle, et s'il l'a prise...

ISABEAU *vivement*. Oh! Je n'ai jamais...

AGATHE *bas*, à Isabeau. Taisez-vous, vous verrez bien. Certainement, Monsieur, il l'a prise, et s'il est le seul, autant qu'il le demeure. Vous gagnerez à les unir tous deux, dans le plus grand secret. Tiens, pourquoi pas le jour des épousailles de Monsieur Alexandre? Les deux noces confondues, l'honneur serait sauf.

HIPPOLYTE. L'honneur serait sauf... c'est juste, ce que tu dis là, Agathe! *Il attrape sa sœur par le bras*. Vite, où demeure-t-il?

AGATHE. Qui ça?

HIPPOLYTE. Le capitaine, crétine ! Je veux le voir.

AGATHE. Je l'ignore ; mais je crois que son navire mouille du côté de Honfleur. Il doit être occupé à préparer la noce...

HIPPOLYTE. Parfait. Le temps de prendre mon chapeau... *il réalise que son chapeau se trouve sur sa tête. Il se dirige vers la porte, sa sœur au bras.* Allons, avance, pécure ! Direction le port de Honfleur !

Scène 4

ISABEAU, HIPPOLYTE, BAPTISTE, UN MOUSSE

Le pont de l'Atalante. Un mousse est affairé près des cordages. Entre Hippolyte, vivement, suivi de près par Isabeau.

HIPPOLYTE. Le capitaine Marepuis, s'il vous plaît?

ISABEAU. Hippolyte, de grâce, modère-toi!

LE MOUSSE. Le capitaine est à sa cabine. Il étudie les cartes. Monsieur, ai-je l'honneur...

HIPPOLYTE. Hippolyte de Lessières. Nous avons mandé l'Atalante de nous conduire à l'île de Sein samedi. Dépêchons-nous, c'est pressé!

LE MOUSSE. Le capitaine est occupé, il m'a bien ordonné de ne laisser entrer personne.

HIPPOLYTE. Personne, certainement; moi, je suis Hippolyte de Lessières!

LE MOUSSE. De Lessières ou de Trézène, peu importe, un ordre du capitaine ne se discute point.

HIPPOLYTE. Petit paltoquet, je m'en vais te corriger tout à l'heure. Sais-tu bien qui je suis?

LE MOUSSE. Hippolyte de Lessières, vous venez de le dire.

HIPPOLYTE. Assez!

ISABEAU. Hippolyte!

BAPTISTE *entrant*. Assez de raffut! On ne s'entend plus. Qu'est-ce que c'est que tout ce monde?

LE MOUSSE. Capitaine, ce monsieur m'a salement rossé, mais je ne l'ai pas laissé entrer.

BAPTISTE. C'est bien. Va-t'en. Et vous, Monsieur, ne rossez pas mon équipage.

Le mousse sort.

ISABEAU. Êtes-vous Baptiste Marepuis?

BAPTISTE. Oui, pourquoi ?

ISABEAU. Ah, mon chéri, je te trouve enfin ! Tu es encore plus beau que je ne t'ai rêvé. Embrasse-moi !

Elle se jette dans ses bras.

BAPTISTE *hébété*. Mademoiselle...

ISABEAU. C'est Hippolyte qui t'indispose ? N'aie crainte, il consent. Il m'a donné son aval, je serai tienne dans trois jours. Trois jours et nous serons entiers l'un à l'autre, trois jours et ma chair sera soumise à ton désir, trois jours...

HIPPOLYTE. Assez ! *Il écarte Isabeau*. N'as-tu pas de honte, jocrisse ? Débaucher ainsi une honnête fille ! Lui souffler à la tête pareilles immondices !

BAPTISTE. Monsieur, vous vous méprenez. Je ne la connais pas.

HIPPOLYTE. Tu ne la connais pas ! *Il tire le sonnet de sa poche*. Tu écris beaucoup de sonnets, toi, à des filles que tu ne connais pas ?

BAPTISTE *à part*. Fichtre, le billet pour Alexandre ! J'y songe, c'est son frère, naturellement. Il a dû recevoir la lettre, et il s'est imaginé des choses... Que faire ? Faut-il démentir ? Non, ce serait me trahir. En ce cas... *à Hippolyte*. Eh bien, j'en réponds.

ISABEAU. Il en répond !

HIPPOLYTE. Isabeau, laisse-nous. J'ai à m'entretenir avec lui. *Isabeau sort. Silence. D'un ton doux*. Agréable navire, n'est-ce pas Monsieur ?

BAPTISTE *surpris*. Agréable, en effet. Je suis heureux qu'il vous plaise.

HIPPOLYTE. Vous y tenez beaucoup ?

BAPTISTE. Si j'y tiens !

HIPPOLYTE. Et votre équipage, vous y tenez ?

BAPTISTE. Dame ! Comme à mes propres enfants, si j'en avais.

HIPPOLYTE. C'est tout à votre honneur. Charmant vaisseau que l'*Atalante* ! Il porte fort bien son nom. Son heureux propriétaire, d'ailleurs, est un de mes amis. L'armateur Albert Coutilly. Ce nom vous est familier, je suppose ?

BAPTISTE. Naturellement.

HIPPOLYTE. Il vous estime beaucoup. C'est lui, d'ailleurs, qui vous a recommandé auprès de Monsieur de Montegant pour conduire la noce de mon frère.

BAPTISTE. J'en suis bien aise.

HIPPOLYTE. Il serait malvenu... s'il apprenait votre comportement envers les femmes...

BAPTISTE *vivement*. Oh non, Monsieur !

HIPPOLYTE. Vous tenez davantage à cette embarcation qu'à ma sœur ? C'est bien, je lui rapporterai cela également.

BAPTISTE. Je vous paierai tous les dommages ! Prenez-moi, affrontez-moi en combat singulier, faite-moi rosser par vos amis, disposez de mon corps pour laver mon offense, mais ne prenez point l'*Atalante* ! Faut-il plaider ventre à terre ? Je ramperai. Savez-vous ? Je me suis construit seul. Mon père est serrurier. Ma mère taille, le soir, des robes pour vos filles dans des étoffes de Chine, d'Inde, de Damas. Elle m'habillait de ses mains. Vous ne devez pas connaître ces choses, vous. C'est égal, Monsieur, je vais vous les dire. Sous ces planches que vous foulez, il y a la sueur et le sang d'un homme, celui d'un prolétaire devenu pécunieux. J'ai eu de la chance, certainement. Il en faut beaucoup pour quitter sa condition, et sans doute davantage pour n'en avoir pas besoin. Vous en savez quelque chose, vous !

HIPPOLYTE. Relevez-vous. Je connais un moyen de tout arranger.

BAPTISTE. C'est vrai ? Je vous écoute.

HIPPOLYTE. Épousez ma sœur samedi.

BAPTISTE. Pardon ?

HIPPOLYTE. Monsieur Marepuis, ne me forcez point à répéter cet ultimatum, qui soyez-en sûr, me déplaît autant qu'à vous. C'est simple : Isabeau ou *Atalante*.

BAPTISTE. Mais...

HIPPOLYTE. Vous avez jusqu'à demain, huit heures, pour me faire parvenir votre réponse. Isabeau! *Entre Isabeau.* Il accepte. Dépêchons!

ISABEAU. C'est vrai? Oh, mon Titi! Nous serons heureux, je te le promets.

HIPPOLYTE. Assez!

Isabeau et Hippolyte sortent.

BAPTISTE *seul.* Compromis de toutes parts! La sœur d'Alexandre... Et Nadine qui m'attend au jardin d'été dans une demi-heure!

Scène 5

BAPTISTE, NADINE

Le jardin d'été. À cour, une corde à linge. À jardin, des buissons de fleurs. Nadine est occupée à étendre le linge en chantant des romances. Entre Baptiste.

NADINE *chantant*.

Belles enfants du verger
Portaient dans le creux de leur sein
La certitude d'être aimées
De quelque jeune galopin.

Quand je suis retournée hélas !
Dans les blonds vergers de jadis
Les beaux fruits ronds flétrissaient, las
Je n'y ai point trouvé ma mie.

BAPTISTE. Nadine !

NADINE *elle se retourne*. Ah, c'est toi. Je ne t'attendais plus.

BAPTISTE. J'ai été retenu. *L'Atalante*, les préparatifs...

NADINE. Ne dis rien, je vois ce que c'est. Ton gabier m'a tout raconté. *Elle sourit tristement*. Monsieur de Lessières t'a fait une scène, n'est-ce pas ?

BAPTISTE *à part*. Malheur, elle sait tout. *À Nadine*. Qu'a-t-il raconté ?

NADINE. Pas grand-chose, à vrai dire. Il a vu cet homme monter chez toi l'air furibond, et en redescendre l'air satisfait. Selon les dires du mousse, ce monsieur l'aurait salement rossé.

BAPTISTE. Oui, c'est vrai. Hippolyte de Lessières est entré chez moi sans prévenir, a rossé mon équipage, a critiqué vertement mon bateau, s'est montré fort désobligeant envers moi et m'a fait part de ses exigences démesurées quant au jour de la noce.

NADINE. Une rosse, celui-là ! Dire qu'il se permet de faire le délicat alors qu'il ne vaut pas mieux que nous, parce qu'il se nomme Monsieur de Lessières. D'autant que tu ignores ce que je sais...

BAPTISTE. Quoi ?

NADINE. Ruiné. Les Lessières, ruinés. Si, je t'assure! Je le sais d'une petite bonne qui sert chez eux. Déjà, ils en sont réduits à vendre l'argenterie!

BAPTISTE. La dynastie de Lessières? La préférée de l'ancien Régent?

NADINE. Certainement, il y a cinquante ans. Que veux-tu, c'étaient de rudes coquins que ces Lessières, des canailles qui bouffaient la gale sur le dos des honnêtes gens. Ils se croyaient les rois du monde, puis la Révolution est arrivée et leur a tout fauché. Ils n'avaient plus rien, plus de droits de chasse, plus de banalités, plus qu'à crever! Et voilà que l'aîné vient racoler auprès des Montegant, noblesse d'Empire, pour qu'ils lui cèdent leur fille... Celui-là, il vendrait sa sœur au premier venu pour qu'elle lui fiche la paix. Elle lui coûte cher, personne n'en veut. Très jolie, certainement, et de très bonne éducation. Mais enfin, qu'est-ce que ça vaut, pour un tas de rapiats, une demoiselle sans dot? *Elle semble s'apercevoir du silence de Baptiste.* Eh bien, tu ne dis rien?

BAPTISTE *après un court silence.* Il n'y a pas grand-chose à ajouter... vous l'avez dit vous-même, ces affaires-là ne nous concernent point.

NADINE. Je le sais. *Elle s'assied à côté de lui.* Cependant, c'est plus fort que moi, je nourris à leur rencontre une haine ineffable, un fiel qui me dépasse moi-même. On me prétend méchante, sans doute le suis-je, sans vilenie aucune. Seulement, impossible de cohabiter sans cela. Tu vois cette Euphrasie de Montegant dont je te rebats sans cesse les oreilles? À m'entendre, on la croirait cruelle. Il n'en est rien, en vérité. Elle n'agit point par méchanceté lorsqu'elle me traite ainsi qu'un outil, elle croit vraiment disposer de moi à sa guise. Pour elle, une fille de son âge, ramassée dans la glaise d'un cloaque, n'a d'autre fonction que de servir ses intérêts. C'est pourquoi je la hais.

BAPTISTE. Vous la jalousez?

NADINE. Elle, une femme à vendre? Non, je n'envie ni son corps, ni ses désirs, ni ses chiffons, et encore moins son Monsieur de Lessières. C'est sa tranquille indifférence, son mépris de fille bien née lorsqu'elle déploie tout cela qui m'achève chaque jour davantage. *Elle se tourne vers lui et l'embrasse.* Aime-moi, Baptiste. Offre-moi la seule chose dont elle ne puisse disposer. Offre-moi le seul ascendant que j'aurai jamais sur elle, qui se couchera bientôt dans ce grand lit indifférent. Aimons-nous dans ce jardin, ce serai gai, n'est-ce pas? Un fameux pied-de nez à tous ces déguisés.

Elle l'embrasse plus passionnément encore.

BAPTISTE à part. À quoi bon résister? Dans trois jours, je serai aux bras d'une autre. Je lui dois bien cela; tâchons de le lui offrir.

Rideau.

ACTE II

Scène 1

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN, HIPPOLYTE, ALEXANDRE,
puis MONSIEUR ET MADAME DE MONTEGANT, EUPHRASIE, NADINE

Le théâtre représente la place de l'hôtel de ville. Au lointain, la porte de la mairie, surplombée par une horloge. Des marches en marbre. Monsieur de Plasqueyran est assis sur l'une des marches, l'air maussade, une bouteille de vin à ses côtés. Entrent Hippolyte et Alexandre.

ALEXANDRE. Hippolyte, ces simagrées m'ennuient. De grâce, finissons-en.

HIPPOLYTE. Du tout, du tout. Je mise beaucoup sur cette noce. Concluons-la sans précipitation, de sorte à conserver de ce jour un souvenir inaliénable. *Il accroche une rose à la boutonnière de son frère.* Une journée mémorable en effet ; l'union d'une illustre dynastie...

ALEXANDRE. Sur son déclin.

HIPPOLYTE. L'union d'une illustre dynastie et d'une famille comptant parmi les plus nobles et fortunées de France...

ALEXANDRE. Noblesse d'Empire.

HIPPOLYTE. Cesse ce pessimisme, tu veux ! Les Montegant nous redresseront. Ils ont certainement quelque ami très haut placé qui te garantira un poste au ministère. Enfin, pourquoi cette nonchalance ? Mademoiselle Euphrasie est jolie, pourtant !

ALEXANDRE. Sans doute. Mais j'ai intimement connu beaucoup trop de jolies femmes pour m'en passionner encore.

HIPPOLYTE. Alexandre !

ALEXANDRE. Que veux-tu ? J'aime avec l'ardeur d'un homme pressé, désintéressé des choses sentimentales. Quelquefois je tombe amoureux, je bois un coup, je tombe ivre mort, et ça me passe. Parfois j'ai dans l'âme un visage plus difficile à oublier ; il me poursuit partout où je vais, et le vin de Chypre ne suffisant point à l'effacer, je ne puis compter que sur le temps, qui poursuit inéluctablement son œuvre. Voici de quoi je suis fait. *Apercevant Monsieur de Plasqueyran.* Qu'est-ce que c'est que ça ?

HIPPOLYTE. Aristide de Plasqueyran, ton cousin.

ALEXANDRE. Ce misérable qui battait sa femme comme plâtre?

HIPPOLYTE. C'est à peu près lui.

ALEXANDRE. Je ne veux pas de lui dans ma noce.

HIPPOLYTE. Voilà qui tombe bien, il n'y sera point; c'est le témoin de ta sœur.

ALEXANDRE. Ma sœur, parlons-en! Tu la donnes à un inconnu dans la foulée. Tu n'as seulement pas daigné m'apprendre son nom. Crois-tu sincèrement que c'est une conduite à tenir?

HIPPOLYTE. Crois-moi, son nom ne gagne pas à être connu. Tu le rencontreras bien assez tôt, ils nous accompagnent sur *l'Atalante*.

ALEXANDRE. Comment, avec nous? Mais...

MADAME DE MONTEGANT *en coulisses*. Mon gendre!

HIPPOLYTE. Voici ta belle famille. Tâche de te tenir droit. *Entrent Monsieur et Madame de Montegant.*

MADAME DE MONTEGANT. Vous voilà, mon gendre! Je vous trouve une mine éclatante. Ah, mon cher Alexandre! Venez donc m'embrasser.

Elle se trompe et embrasse avec force Hippolyte. Court silence embarrassé.

MONSIEUR DE MONTEGANT *bas*. Chère amie, je crois que vous faites erreur...

HIPPOLYTE. Il y a méprise, en effet. Je suis Hippolyte. Votre gendre est Alexandre, mon frère. Vous vous souvenez? Vous l'avez rencontré avant-hier.

ALEXANDRE *lui tendant la main*. C'est moi, Madame.

MADAME DE MONTEGANT *l'ignorant*. Pardonnez-moi, cher Hippolyte, c'est que vous me paraissez si rangé, et d'une conduite exemplaire, que j'ai cru naturellement... *elle se tourne vers Alexandre et lui tend dédaigneusement le bout de sa main gantée*. Bonjour, Monsieur.

HIPPOLYTE *bas, à Alexandre*. Récite ton compliment!

ALEXANDRE. Hippolyte, c'est ridicule, je ne suis plus écolier... *Hippolyte lui donne un coup discret*. Alexandre soupire. Monsieur, Madame. Daignez agréer la considération que... *à part, sortant la rose de sa boutonnière*. Aïe, mais c'est qu'elle m'ennuie, cette

rose! *Il reprend.* Daignez agréer la considération que... *il est coupé par les murmures de Madame de Montegant.*

MADAME DE MONTEGANT *bas.* Il aurait pu se peigner mieux que cela. Le jour de ses noces, tout de même...

MONSIEUR DE MONTEGANT. Vous exagérez.

ALEXANDRE. La considération...

MADAME DE MONTEGANT *bas.* Et puis ce port de tête... voyez un peu cette nonchalance! Aucune éducation, sans doute.

MONSIEUR DE MONTEGANT. Chère amie, je crois qu'il vous entend.

ALEXANDRE. Je crois surtout que toute la Normandie vous entend.

MADAME DE MONTEGANT. Je n'ai pas parlé. Vous divaguez, Monsieur.

ALEXANDRE *bas.* Vieille maquerelle!

MADAME DE MONTEGANT. Comment dites-vous?

ALEXANDRE. Je n'ai pas parlé. Vous divaguez, Madame.

HIPPOLYTE. Assez!

MADAME DE MONTEGANT. Mufle!

MONSIEUR DE MONTEGANT. Tiens, voilà notre fille!

Entre Euphrasie. Elle est vêtue d'une robe de mariée bouffante.

EUPHRASIE. Eh bien, Nadine? Arrives-tu?

Entre Nadine, les bras chargés d'un énorme monticule de cadeaux de noces.

NADINE *d'une voix épuisée.* Voilà, voilà!

MADAME DE MONTEGANT. Ah, notre rayonnante, notre ravissante enfant!

NADINE *à part.* Et son cornac!

HIPPOLYTE. Mademoiselle, vous êtes en beauté aujourd'hui. *Bas, à Alexandre.* Allons, récite ton compliment.

ALEXANDRE. Encore? *À Euphrasie.* Mademoiselle, daignez agréer toute la considération...

NADINE à part. Je vais tout déposer ici, personne n'y prêtera attention.

Elle dépose les cadeaux au pied de l'escalier, manquant de renverser la bouteille de vin de Monsieur de Plasqueyran.

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Hé, là ! Prenez garde, pécore !

NADINE. Vous-même, pochard !

ALEXANDRE. ... que je vous porte !

Il s'approche d'Euphrasie, la rose à la main. Une épine la pique vivement et accroche sa robe au niveau du bas-ventre.

EUPHRASIE. Aïe ! Vous me piquez, Monsieur.

HIPPOLYTE. Alexandre !

ALEXANDRE. Ce n'est rien, c'est cette coquine de plante... il eût fallu retirer les épines... attendez, Mademoiselle.

Il retire la rose mais ne fait qu'accroître la déchirure de la robe.

EUPHRASIE. Ma robe !

MADAME DE MONTEGANT. Restez chez vous Monsieur, vous en avez assez fait. Nous allons arranger cela. *Elle appelle.* Nadine ! Apportez-nous les petits ciseaux, vous savez, ceux en argent...

NADINE. Les petits ciseaux ? Mais Madame, d'où voulez-vous que je les sorte ?

MADAME DE MONTEGANT. Eh bien, retournez les chercher ! *Nadine sort en courant.* Il faut tout lui expliquer.

EUPHRASIE. Ma robe !

MONSIEUR DE MONTEGANT. Mille francs au moins ! *Il jette un œil à l'horloge.* Onze heures et demie. Sapristi, la cérémonie commence ! Entrons, c'est égal, Nadine nous rejoindra.

Tous sortent par la porte de la mairie, excepté Monsieur de Plasqueyran.

Scène 2

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN, JEAN-ROGER, ROGER-JEAN,
puis BAPTISTE, HIPPOLYTE

Entrent Jean-Roger et Roger-Jean.

ROGER-JEAN. Je vous assure, Jean-Roger, que le capitaine m'a donné rendez-vous ici.

JEAN-ROGER. Et moi, Roger-Jean, je vous assure que le rendez-vous est à Saint-Arnoult.

ROGER-JEAN. Il nous a demandé de l'attendre à la mairie une fois le bateau affrété; nous y sommes. Peut-être nous a-t-il posé un la...

JEAN-ROGER. Encore un mot et vous êtes mort.

ROGER-JEAN. Vous ne vous lassez donc point? Cet animal est charmant, pourtant!

JEAN-ROGER. Charmant? L'avez-vous vu à l'œuvre? Il vous ronge jusqu'à l'os la coque d'un navire, comme un rat! Par deux fois, j'ai dû rafistoler l'Atalante, et je vous certifie qu'il ne tiendra pas une troisième! *Court silence.* Curieuse affaire, n'est-ce pas?

ROGER-JEAN. Sans doute. La fille Lessières! Le jour des noces du frère... Pauvre capitaine! Ce sont des choses qui arrivent.

JEAN-ROGER. Et la lettre, donc?

ROGER-JEAN. La sœur l'a reçue, naturellement.

JEAN-ROGER. Il eût au moins fallu préciser au coursier de livrer la lettre en main-propre.

ROGER-JEAN. Je ne vous jette pas la pierre, mais ceci est tout de même un peu de votre faute.

JEAN-ROGER. Ma faute?

ROGER-JEAN. C'est vous qui avez posté la lettre, après tout.

JEAN-ROGER. Comment? J'ignorais même que Monsieur de Lessières avait une sœur.

ROGER-JEAN. Il fallait prévoir. Vous ne raisonnez jamais, vous agissez comme un paltoquet et voyez la situation dans laquelle se trouve notre ami le capitaine à cause de vous.

JEAN-ROGER. Un paltoquet, moi? Et vous, savez-vous ce que vous êtes?

ROGER-JEAN. Ce que je suis?

JEAN-ROGER. Un pas grand'chose!

ROGER-JEAN. Ah ça, c'est trop fort! On vous tient des reproches sérieux et vous déraisonnez encore. Eh bien, Monsieur, quoiqu'on ne m'ait pas dispensé une grande éducation, j'ai appris au moins à me tenir droit.

JEAN-ROGER. Nous verrons si vous vous tenez toujours droit quand je vous aurai allongé trente coups de pieds dans la croupe.

ROGER-JEAN. Mieux vaut cela qu'autre chose. *Entre Baptiste.* En voilà un qui en sait long sur le sujet, sans doute.

JEAN-ROGER. Plus un mot. *Il appelle.* Capitaine!

BAPTISTE. Que suis-je venu faire ici? Dans quelle pâte épaisse et obscure me suis-je empêtré? Dire que j'étais affranchi de toutes les contraintes, avec la passion d'une femme admirable au cœur, que j'allais où bon me semble, que j'agissais à ma guise! Dans une heure, je serai marié... Ah! Que ne suis-je allé hypothéquer mon libre-arbitre au bras d'une malheureuse qui se croit entichée de moi?

JEAN-ROGER. Haut les cœurs, capitaine! Vous trouverez toujours pire condition que la vôtre. Enfin, Mademoiselle de Lessières est jolie!

BAPTISTE. Sans doute. Mais j'ai intimement connu trop de femmes jolies pour m'en passionner encore.

JEAN-ROGER. J'ai appris, des bruits qui me sont parvenus, qu'elle ressemblait beaucoup à notre Alexandre. Embrasser ses lèvres sera comme embrasser son frère.

BAPTISTE. Tu dis vrai, Roger-Jean, mais je ne suis pas homme à me satisfaire de pareils substituts.

JEAN-ROGER. Jean-Roger, capitaine.

ROGER-JEAN. Sauf votre respect, mon vieux, vous êtes un chicaneur. Combien, chez nous, rêveraient de partager le lit de la belle Isabeau?

JEAN-ROGER. Petit pourceau!

ROGER-JEAN. Dites, vous! D'abord, je ne vous permets pas... *apercevant Monsieur de Plasqueyran*. Tiens? Qu'est-ce que c'est que ça?

BAPTISTE. Mon témoin. On me l'a présenté hier. Un aristocrate sans-le-sou, encore un, un genre de poète boit-sans-soif, qui fait des réflexions sur tout et se croit spirituel. Veuf depuis peu. Un brutal, paraît-il.

JEAN-ROGER. Et cette fille, cette femme de chambre que vous courtisez?

BAPTISTE. Nadine? Elle me croit affairé sur l'*Atalante*. Elle ignore tout de mon malheur. Mon désir est qu'elle ne l'apprenne jamais; mais sous peu mon crime se dévoilera à ses yeux, je ne sais quel parti prendre, je suis un homme perdu.

On entend la voix de Nadine depuis les coulisses.

NADINE. Allons bon! Des petits ciseaux, maintenant.

BAPTISTE *stupéfait*. Nadine!

ROGER-JEAN. La femme de chambre!

BAPTISTE. Jean-Roger, Roger-Jean, de grâce, courez la retenir, inventez un prétexte, elle ne doit pas me voir!

ROGER-JEAN. Un prétexte?

BAPTISTE. Mais allez donc! *Il les pousse vers les coulisses*. Vite, une issue!

HIPPOLYTE *entrant par la porte de la mairie*. Un instant, Madame, je reviens. *À part*. Quelle noce! Et cette Madame de Montegant qui ne veut pas me lâcher... *apercevant Baptiste*. Vous voilà, vous!

BAPTISTE *à part*. Le beau-frère! Il ne manquait plus que lui.

HIPPOLYTE. Quelle fière allure! Vous vous figurez sans doute qu'on épouse une demoiselle dans cet appareil? Approchez.

Il boutonne sa chemise et tente de le recoiffer.

BAPTISTE. Dépêchons, je suis pressé.

HIPPOLYTE. Du tout, monsieur. J'ai fort bien fait de sortir un instant avant l'arrivée du maire, j'étais certain de vous trouver si négligé. *Il l'arrange et se recule pour contempler le résultat.* Ainsi, vous êtes mieux.

BAPTISTE. Parfait. *Il se détourne.*

HIPPOLYTE. Attendez ! Vous oubliez votre boutonnière.

Depuis les coulisses, les voix de Nadine et Jean-Roger se font entendre.

NADINE. Voulez-vous me lâcher, vous !

JEAN-ROGER. N'approchez point ! Un Monsieur a baissé sa culotte... on lui voit tout le magasin.

NADINE. Mazette ! Laissez-moi regarder.

BAPTISTE *à part*. Je ne m'en sortirai donc pas ?

HIPPOLYTE *lui attachant la rose*. Surtout, gardez-la sur vous. Ne l'ôtez sous aucun prétexte, sans quoi on oublierait que vous êtes le marié.

NADINE *en coulisse*. Voulez-vous me lâcher !

BAPTISTE *à part*. Sapristi ! Et cet âne qui n'a de cesse de me parler de fleurs... Mais au fait, c'est peut-être une idée ! *Haut*. Et si un invité de la noce portait également une rose à sa boutonnière ?

HIPPOLYTE. Dame ! On le confondrait sans doute avec vous.

On entend la voix de Madame de Montegant en coulisses.

MADAME DE MONTEGANT. Mon cher Hippolyte, Monsieur le maire est arrivé, nous vous attendons.

HIPPOLYTE. Voilà, voilà ! *À Baptiste*. Je vous laisse. Tâchez de ne point vous salir.

Il sort par la porte de la mairie.

Scène 3

BAPTISTE, MONSIEUR DE PLASQUEYRAN

Baptiste se dirige vers Monsieur de Plasqueyran.

BAPTISTE. Monsieur !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN *regardant d'un œil mauvais la boutonnière de Baptiste.* Ah, c'est vous.

BAPTISTE. Auriez-vous l'extrême obligeance de me rendre un service des plus délicats ?

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Je n'aide guère mes ennemis.

BAPTISTE. Plaît-il ?

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Mes compliments, Monsieur, vous êtes un aède. Gai, fin, spirituel, tel que vous décrit Mademoiselle Isabeau. En outre, assez cavalier, n'est-ce pas ? Vous l'avez conquise comme vous cueillez les autres, sans doute !

BAPTISTE. Monsieur...

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Certainement, l'ingénue s'attache à votre physionomie. Vous avez sur moi l'avantage de la jeunesse, soit ! Mais vous êtes d'une naissance trop médiocre et d'une constitution trop délicate pour convenir à une si belle femme.

BAPTISTE. Écoutez...

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Savez-vous, jeune freluquet, que je l'ai courtisée avant vous ? Je lui écrivais des vers chaque semaine, de longues missives auxquelles elle n'a jamais daigné répondre. J'ai été son soupirant de longues années durant. Les femmes ont la sottise de ne s'attacher qu'aux apparences de l'amour, mais je lui prouverai que je l'aurais comblée davantage !

BAPTISTE *à part.* Un jaloux ! Voilà qui arrange mes projets. *Haut.* Monsieur, j'ignorais vos desseins. Vous m'en voyez fort marri. Peut-être pouvons-nous trouver un arrangement.

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN *avec dédain.* Un arrangement ?

NADINE *en coulisse.* Je vous dis de me lâcher !

BAPTISTE. Écoutez donc : si je savais qu'un homme si digne, d'une maison si bonne, prétendait à la couche d'Isabeau de Lessières, jamais je n'aurais pris le parti d'entraver sa démarche. De même, si l'enfant se savait poursuivie par vos feux, elle n'aurait pas non plus résolu d'épouser un pauvre capitaine, un malandrin...

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Vous croyez ?

BAPTISTE. Nous en aurons le cœur net, avant de commettre l'irréparable ! Voici comment nous procéderons : portez ma rose à votre boutonnière. Ainsi, elle croira notre décision prise, ce qui précipitera la sienne.

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Ah, Monsieur !

BAPTISTE *lui tendant sa rose*. Point de remerciements, le temps nous fait défaut.

ISABEAU *en coulisses*. Chéri !

BAPTISTE *à part*. Bigre ! Il en arrive de toutes parts. Je suis cerné !

Scène 4

ISABEAU, NADINE, BAPTISTE, AGATHE, MONSIEUR DE PLASQUEYRAN

Entre Isabeau, suivie d'Agathe. Elle est vêtue d'une robe blanche à volants et d'un voile nuptial.

ISABEAU *embrassant Baptiste*. Mon Titi! Je crois que c'est le plus beau jour de ma vie.

BAPTISTE. Que faites-vous ici, vous? N'avez-vous pas rejoint les autres à l'intérieur?

ISABEAU. J'étais à ma toilette. *Elle sourit et exhibe sa robe*. Me trouves-tu à ton goût?

BAPTISTE *esquivant la question*. Figurez-vous que vous tombez bien. Mademoiselle, je dois m'entretenir avec vous en particulier. J'ai une chose extrêmement importante à vous dire.

ISABEAU. Tu m'aimes!

BAPTISTE. Beaucoup, mais il ne s'agit pas de cela.

AGATHE *complice*. J'ai compris, Monsieur, je vous attends à l'intérieur. Ne soyez pas trop longtemps.

Elle sort par la porte de la mairie.

BAPTISTE. Isabeau...

ISABEAU. Ne dis rien, je sais ce que c'est. Tu t'inquiètes pour moi, car tu crains de manquer à mes besoins. Tu te figures que tes seuls revenus ne sauront nous suffire. Oh, mon chéri! N'aie crainte, je serai économe. Je ferai preuve de retenue et de raison. Faut-il sourire à la disette, dresser gracieusement la tête, philosopher, me taire si nécessaire, rester belle sans dépenser un sou, partager le foyer, discrète, omniprésente, nourrir tes descendants de mon lait, les habiller de mes mains, me soumettre à l'exclusivité de ton désir, fermer les yeux du reste sur tes soupirs infidèles, je le ferai sans l'ombre d'une hésitation! *Elle aperçoit Monsieur de Plasqueyran*. Dis, c'est curieux, mon cousin porte une rose à sa boutonnière.

BAPTISTE. Voici justement ce dont je voulais vous entretenir. Vous rappelez-vous ce pauvre Monsieur de Plasqueyran, la détresse qui est la sienne? Voyez cet habit noir, déjà flétri, qu'il traîne encore un jour de noce!

ISABEAU. Pauvre homme, en effet.

BAPTISTE. Votre cousin exprimait tout à l'heure le désir de vous parler en tête-à-tête. Par respect pour cet infortuné, je vous demanderai de l'écouter attentivement, de compatir à son malheur, de faire preuve de beaucoup de douceur à son égard.

ISABEAU. Puisque c'est ta fantaisie...

BAPTISTE *lui saisissant ardemment les mains*. Promettez-moi !

ISABEAU se dégageant en *riant*. Oui, je te le promets, Titii... à *Monsieur de Plasqueyran*. Monsieur, il me semble que vous désiriez me voir.

NADINE en *coulisses*. Mais lâchez-moi, tas de gredins !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. C'est exact, chère enfant, approchez que je vous regarde mieux.

Elle s'approche. Il passe son bras autour de ses épaules. Isabeau, visiblement mal à l'aise, s'agite en tous sens.

NADINE en *coulisses*. Ôtez vos sales pattes de mon bras, vieux désossé !

ISABEAU *saisissant la bouteille de vin de son cousin*. Ah ça, cousin, quelle vie vous menez... Voyez votre bouteille, elle est vide à présent ! Le vin, dit-on, est mauvais pour le cœur.

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. N'ayez crainte, délicieuse jeune fille, mon cœur a d'autres ivresses que celle-ci.

ISABEAU. Je le conçois.

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Ah, mon enfant ! Il baigne au fond d'un bassin sombre et visqueux, un large puits voilé par une pénombre épaisse. Il tâtonne, il erre, vagabond, empli de remords, il n'a qu'une lumière, un désir, une seule espérance...

ISABEAU. Mon pauvre cousin, vous souffrez beaucoup ?

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Vous êtes bien gentille. Allons, je ne souffre plus, puisque vous êtes là. *Il tente de l'embrasser. Elle tourne la tête*. De grâce, laissez-vous faire, vous me causez du chagrin. Abandonnez-moi au moins votre main, que j'y dépose quelque baiser qui me court sur les lèvres.

ISABEAU. S'il n'y a que cela pour vous consoler...

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Dites oui, je vous en conjure !

ISABEAU. Oui, mon cousin, je vous offre ma main... tâchez, du moins, d'arrêter vos lèvres à mon gant de suède.

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN *à part*. Elle accepte ! Je suis le plus heureux et le plus comblé des hommes !

Il saisit le bras d'Isabeau et le couvre de baisers.

NADINE *en coulisses*. Hors de ma vue, satyre !

ROGER-JEAN *en coulisses*. Aïe ! Elle m'a mordu, la drôlesse...

NADINE *en coulisses*. Je vous avais prévenus !

JEAN-ROGER *en coulisses*. Dame, vous saignez jusqu'à l'os ! Un médecin, vite !

ROGER-JEAN *en coulisses*. C'est grave, vous croyez ?

JEAN-ROGER *en coulisses*. Il faut faire une saignée.

Scène 5

NADINE, BAPTISTE, ISABEAU, ALEXANDRE, MONSIEUR DE PLASQUEYRAN

Nadine entre, une paire de ciseaux à la main.

NADINE. Qui m'a fichu deux malappris de cette espèce? Apercevant Baptiste. Ah, tu es là, toi! Figure-toi que j'allais tout à l'heure chercher des petits ciseaux pour l'autre godiche, quand deux individus m'ont saisie au collet et m'ont interdit d'approcher. Il paraît qu'un vaurien a baissé sa culotte. Où est-il, d'ailleurs?

BAPTISTE. Il s'est rhabillé.

NADINE. Ah! Elle aperçoit Isabeau, tendue, dans les bras de Monsieur de Plasqueyran. Qu'est-ce que c'est que ça? Une autre noce?

BAPTISTE d'un ton fébrile. C'est la petite Isabeau de Lessières qu'on marie à un cousin.

NADINE. Le même jour que le frère, allons bon! Et toi, que fais-tu là?

BAPTISTE. Je devais m'entretenir avec Monsieur de Lessières au sujet de l'*Atalante*. Nous embarquons ce soir.

NADINE. Ce soir! J'en serai. La malheureuse ne peut se passer de moi, à croire que je la suivrai jusque dedans le lit du monsieur! Mais, j'y pense, ils seront tous bien vite couchés, nous serons seuls sur le pont....

BAPTISTE à part. Malheur!

NADINE. Qu'est-ce que tu as?

BAPTISTE. Mais rien.

NADINE. Tu étais moins distant, hier.

BAPTISTE. Nadine, ces ciseaux?

NADINE. Ils m'ennuient, ces ciseaux. Qu'elle se les enfonce là où tu sais, sans doute prendra-t-elle davantage de plaisir ce soir!

Alexandre entre par la porte de la mairie avant la noce, seul.

ISABEAU. Tiens, mon frère !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Mon cousin !

ALEXANDRE *à part*. Sapristi, quelle noce... La toilette fichue, la mariée écumante, et cette belle-mère ! Une Echidna en manteau de velours.

BAPTISTE *à part*. Alexandre !

ALEXANDRE *apercevant Baptiste*. Ah, c'est vous !

NADINE *à Baptiste*. Tu le connais ?

BAPTISTE *troublé*. Non ! Enfin, je crois... peut-être...

ALEXANDRE. Vous êtes parti très précipitamment, la dernière fois.

BAPTISTE. J'avais à faire.

NADINE. Tu l'as donc rencontré ?

BAPTISTE. Oui... au sujet de la noce, sans doute. Est-ce qu'on se rappelle tous les visages qu'on croise ?

ALEXANDRE. Je me souviens du vôtre, pourtant.

BAPTISTE. J'en suis bien aise.

NADINE *bas, à Baptiste*. Tu as froid ? Tu tressailles.

BAPTISTE. Nadine, ces ciseaux ?

NADINE, *riant*. J'y vas... Tu m'embêtes !

Elle sort par la porte de la mairie.

ALEXANDRE. La bonne des Montegant, n'est-ce pas ? Charmante femme !

BAPTISTE. En effet.

ALEXANDRE. Êtes-vous intime avec elle ?

BAPTISTE *précipitamment*. Oh, non ! Je ne la connais pas.

ALEXANDRE. De même que vous ne me connaissez pas ?

BAPTISTE. Monsieur..

ALEXANDRE. Savez-vous ? J'ai quelquefois songé à vous écrire.

BAPTISTE *à part*. C'est drôle, nous avons eu la même idée.

ALEXANDRE. J'ai renoncé ; je crois que j'ai bien fait. Je ne suis pas poète. La passion est un concept qui m'échappe. Les visages de celles que j'ai aimées la nuit se dissipent en même temps que l'encre du ciel. Au matin, je suis un charbon froid au fond d'un foyer désert. Naguère je supposais l'amour comme un effet du vin, de même que la migraine. J'étreins les femmes ainsi que j'embrasse la lèvre de ma chope pleine. On ne boit jamais deux fois la même coupe ; ainsi, j'ai mis un point d'honneur à toutes les oublier, une fois consommées.

BAPTISTE. Pourtant, vous vous souvenez de moi.

ALEXANDRE. Que voulez-vous ? Je suis ivre.

Ils s'approchent l'un de l'autre.

HIPPOLYTE *en coulisses*. Attendez-nous, nous redescendons.

Scène 6

BAPTISTE, ISABEAU, MONSIEUR DE PLASQUEYRAN, ALEXANDRE,
HIPPOLYTE, NADINE, EUPHRASIE, MONSIEUR ET MADAME DE MONTEGANT

Entre Hippolyte, suivi d'Euphrasie, Nadine, Monsieur et Madame de Montegant.

HIPPOLYTE *apercevant Alexandre*. Petit misérable, voilà bien une conduite ! Fausser compagnie à sa propre noce ! Encore une invention de ton cru pour faire enrager ta belle-mère, n'est-ce pas ?

MADAME DE MONTEGANT. Il n'a pas daigné nous attendre, le malotru !

ALEXANDRE. Vous m'ennuyez !

Isabeau et Monsieur de Plasqueyran rejoignent Hippolyte.

ISABEAU. Avez-vous terminé ? Nous pouvons entrer, à présent.

HIPPOLYTE *à Baptiste*. Et vous, Monsieur, vous avez laissé tomber votre rose. C'est insupportable.

ALEXANDRE. Comment, sa rose ?

HIPPOLYTE. Tiens, j'oubliais. Alexandre, je te présente Baptiste Marepuis, le fiancé de ta sœur.

ALEXANDRE. Lui ?

ISABEAU *étreignant Baptiste*. Si tu savais comme il est charmant, mon promis ! Un beau jeune homme qui m'écrit des sonnets.

NADINE *pointant tour à tour Baptiste et Monsieur de Plasqueyran*. Son promis ? Pas lui, toi ?

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Je suis aussi étonné que vous, Mademoiselle. À Isabeau. Mais, tendre cousine, vous m'avez offert votre main...

ISABEAU. Pour un baiser, oui, pour une nuit, certainement pas !

BAPTISTE. Attendez... Je puis tout expliquer.

NADINE *hoquetant*. Qu'y a-t-il à comprendre ? Tu lui faisais des sonnets ! Des vers... Des tas de chichis ! Et moi qui croyais...

EUPHRASIE. Mais qu'est-ce qu'elle a donc ?

NADINE. Ce que j'ai? Je vais vous le dire, moi. Allons, être infâme, révèle-leur ta nature, qu'ils crient à leur tour!

BAPTISTE. Une légère hystérie, la chaleur vous savez... il lui faut des sels!

MONSIEUR DE MONTEGANT. Il se trouve un marais salant à quelques pas d'ici!

Il soulève Nadine hurlante et sort, aidé d'Alexandre. Euphrasie et Madame de Montegant sortent à leur suite.

HIPPOLYTE. Monsieur, que signifie...

BAPTISTE *poussant Isabeau, Hippolyte et Monsieur de Plasqueyran vers la porte de la mairie.* Entrons, le maire nous attend.

Ils sortent.

Scène 7

JEAN-ROGER, ROGER-JEAN

Entrent Jean-Roger et Roger-Jean. Ce dernier porte un pansement au doigt.

ROGER-JEAN. Ce n'était rien, somme toute, une éraflure, un moindre mal, un petit bobo... Le médecin s'est payé ma tête... à Jean-Roger. Cessez de rire, vous ! Vous vous croyez finaud, avec vos tragédies, vos saignées.

JEAN-ROGER. Mon pauvre vieux, vous verriez votre tête... *il prend conscience de l'absence de tous les autres personnages.* Ah ça mais c'est qu'il n'y a plus personne ! Où sont-ils tous passés ?

Entracte.

ACTE III

Scène 1

JEAN-ROGER, ROGER-JEAN, LE MOUSSE,
puis MONSIEUR ET MADAME DE MONTEGANT, EUPHRASIE, ALEXANDRE

Le théâtre représente L'Atalante. Au centre du plateau surélevé, deux mâts. Cabines à cour et à jardin. À l'avant-scène, la fosse. Un gouvernail. Tonneaux, cordages. Baptiste est à sa cabine. Jean-Roger, Roger-Jean et le mousse s'affairent près des mâts.

JEAN-ROGER. C'est se moquer ! Nous faire coucher sur le pont, à la belle étoile, à la bruine...

ROGER-JEAN. Nous n'avons que deux cabines à offrir aux époux. Les invités iront en soute, avec les bagages.

JEAN-ROGER. Et nous autres, hommes d'équipage ? Dame, c'est à attraper une pleurésie !

ROGER-JEAN. Epargnez-moi vos simagrées. Le mois de mai est doux, nous ne craignons rien.

JEAN-ROGER. S'il pleut ?

ROGER-JEAN. On séchera.

Il installe des hamacs entre les mâts.

LE MOUSSE. Où est le capitaine ?

JEAN-ROGER. À sa cabine ; il n'en sort pas. À peine hors de la mairie, il a couru jusqu'ici et s'est barricadé.

LE MOUSSE *frappant à la porte*. Capitaine ! Aux deux hommes d'équipage. Point de réponse. Curieuse affaire, n'est-ce pas ?

ROGER-JEAN. Comment ! Vous savez ?

LE MOUSSE. Jean-Roger m'a tout conté. Une maîtresse un jour de noces ! C'est farce, tout de même.

JEAN-ROGER. Des choses qu'on ne voit guère qu'au théâtre.

MADAME DE MONTEGANT *en coulisses*. Comment donc? Personne pour nous recevoir!

LE MOUSSE. Quelqu'un!

ROGER-JEAN. Assez musardé! Faites monter la dame. *Au mousse*. Vous, prenez ses bagages. *Entre Madame de Montegant, suivie de Monsieur de Montegant. Il vient auprès d'elle.* Madame, l'équipage et moi-même avons l'insigne honneur...

MADAME DE MONTEGANT. Quel accueil déplorable! Où est le capitaine?

ROGER-JEAN. Il est indisposé, je suis chargé de le remplacer.

MADAME DE MONTEGANT. Vous?

JEAN-ROGER. Oui, vous?

ROGER-JEAN. Parfaitement, moi! Qu'avez-vous?

MADAME DE MONTEGANT. Quelle farce puérile. Je veux le capitaine.

ROGER-JEAN. Madame, le capitaine se trouve mal, je ne puis le tirer de ses couvertures pour le jeter à vos pieds.

MADAME DE MONTEGANT. Un capitaine en proie au mal de mer, voici un comble! Où est notre fille?

EUPHRASIE *en coulisses*. Voilà, voilà! *À part*. Et Nadine qui n'est pas là pour m'aider!

Entre Euphrasie, en manteau et chapeau, deux cages à la main.

JEAN-ROGER. Ces bagages sont bien lourds pour vous, pauvre enfant.

EUPHRASIE. Bien lourds, en effet. Ce sont des présents de ma tante Immogène.

MONSIEUR DE MONTEGANT. Ma fille, où est votre femme de chambre?

EUPHRASIE. Elle est partie chercher tous mes cadeaux de nocces. Cette linotte les avait oubliés à la mairie, figurez-vous!

MADAMEDE MONTEGANT. Comment mon ami, que n'avez-vous flanqué cette hystérique à la porte?

MONSIEUR DE MONTEGANT. Le domaine de Lessières manque de personnel. Il serait judicieux de laisser notre enfant aux bons soins de Nadine. *Aux hommes d'équipage.* Veuillez porter nos affaires à nos chambres.

Le mousse sort avec les bagages de Monsieur et Madame de Montegant. Roger-Jean s'empare des bagages d'Euphrasie. Tout à coup, il les lâche dans un fracas et pousse un cri.

ROGER-JEAN. Ah !

EUPHRASIE *se précipitant sur les cages-* Quelle indélicatesse ! Mes pauvres petits chéris, êtes-vous bien ?

ROGER-JEAN. Elle a amené des la... des la...

EUPHRASIE. Oui, des lap...

ROGER-JEAN. Taisez-vous malheureuse ! Ce mot est interdit à bord.

EUPHRASIE. Quelle coutume ridicule ! Et puis, cessez de vous agiter, Monsieur, vous les terrorisez.

ROGER-JEAN. Moi, je les terrorise ! Bel euphémisme quant à l'effroi qu'ils m'inspirent. Enfin, regardez-les mademoiselle ! La vilenie se lit sur leur face ingénue, jusque dedans leurs yeux bas et vicieux de crapauds...

EUPHRASIE. Vous divaguez. Je ne connais de créature plus agréable que celle-ci, n'est-ce pas, mes amours ? *Moqueuse, à Roger-Jean.* Voulez-vous les caresser ?

ROGER-JEAN. Ah, non, par exemple ! Plutôt baiser les dents d'une scie.

MADAME DE MONTEGANT. Assez tergiversé. Conduisez ces animaux dans la chambre de ma fille.

ROGER-JEAN *bas.* Dans la cabine nuptiale ! Je te balancerais tout ça par-dessus bord, oui...

EUPHRASIE. Je vous l'interdis !

ROGER-JEAN. Je pisse sur votre interdiction !

MADAME DE MONTEGANT. Grossier personnage !

EUPHRASIE. Je vous intenterai un procès !

JEAN-ROGER. Allons ! La querelle n'a guère sa place un jour de liesse. Je vais conduire en soute ces jolies petites bêtes et nous n'en parlerons plus.

ROGER-JEAN. Pour qu'ils nous dévorent le fond de cale à grands renforts de dents !

EUPHRASIE à *Jean-Roger*. Je vais avec vous ; je veux m'assurer qu'ils seront à leur aise.

MADAME DE MONTEGANT. Restez ici, mon enfant. Votre père et moi-même devons vous entretenir d'affaires assez importantes.

Jean-Roger sort.

Scène 2

EUPHRASIE, MONSIEUR ET MADAME DE MONTEGANT, JEAN-ROGER,
ROGER-JEAN

EUPHRASIE. De quoi s'agit-il, maman ?

MADAME DE MONTEGANT. C'est au sujet de la nuit de noces.

EUPHRASIE. Ah !

MADAME DE MONTEGANT. Calmez-vous. Dans votre condition, l'angoisse est inutile. Ah, ma tendre fille, mon Euphrasie... Hier, vous ne demeuriez qu'un lange capricieux, écumant au sein de votre nourrice. Vous avez fleuri à l'ombre, admirable glaïeul, guettant avec impatience le jour où une main amie vous cueillerait et vous emporterait enfin. Voyez comme les choses sont faites ; l'enfant devient épouse, l'épouse devient mère, les robes des filles s'allongent et constituent dès lors les premiers linceuls. À *Monsieur de Montegant*. Eh bien, cher ami, vous n'ajoutez rien ?

MONSIEUR DE MONTEGANT. Le temps se couvre... nous aurons sans doute de l'orage ce soir.

EUPHRASIE. Dites, c'est douloureux ? Il paraît qu'on saigne la première fois.

MADAME DE MONTEGANT. Non... oui... je l'ignore... il y a longtemps que je n'ai pratiqué.

Entre Jean-Roger.

JEAN-ROGER. C'est fait, Mademoiselle, les voilà tous casés.

MADAME DE MONTEGANT. Voulez-vous finir ! Ne voyez-vous pas que nous traitons d'affaires importantes ? *Jean-Roger s'éloigne*. Mon enfant, chassez cette vilaine appréhension de vos yeux. L'acte nuptial se doit dérouler dans une sérénité souveraine, une confiance immuable...

EUPHRASIE. Une confiance ?

MADAME DE MONTEGANT. Exactement ! Fiez-vous à votre époux, lui connaît le processus. Laissez-lui le soin de vous instruire et répondez à chacune de ses demandes par l'affirmative. C'est d'une simplicité enfantine, en vérité !

EUPHRASIE *ironique*. Enfantine, en effet.

MADAME DE MONTEGANT. Eh bien, qu'avez-vous ?

EUPHRASIE. Maman, je m'apprête à passer la nuit au bras d'un étranger, et d'y accomplir un acte qui m'est inconnu. Qui me dit que cet être, vraisemblablement plus savant que moi, n'abusera point de ce privilège ?

MADAME DE MONTEGANT *riant*. Mais ma chérie, les abus n'existent pas dans votre situation.

EUPHRASIE. Peut-être avez-vous raison. Ou peut-être ont-ils toujours existé, choses dépourvues de nom, de forme, d'une consistance tangible, tâtonnant dans la pénombre de la chambre nuptiale...

MADAME DE MONTEGANT. Que dites-vous ? Allons, ressaisissez-vous, ma pauvre fille.

EUPHRASIE. Maman, j'ignore si j'ai toute ma raison, les mots roulent hors de ma bouche indépendamment de ma volonté, ainsi que des pierres le long d'un sentier. Eh bien ! À vous, je puis le confier : je suis saisie d'un trouble puissant lorsque je songe que ce soir, il faudra franchir le seuil de cette porte.

MADAME DE MONTEGANT. Le trouble n'avance guère. Toutes les femmes qui vous ont précédée et toutes celles qui vous suivront accomplissent ce geste inlassablement, jusqu'au flétrissement du corps.

EUPHRASIE. Je le conçois, mais j'ai peur.

MADAME DE MONTEGANT. Sotte que vous êtes ! Voici comment vous nous remerciez de toutes nos bontés ?

EUPHRASIE. Sotte, je le suis, en effet. Une oie blanche, ingénue, peignée, parfumée, bien mise, soumise, grasse, soucieuse d'attirer sur sa chair le rut, l'appétit marital...

JEAN-ROGER à *Roger-Jean*. Hein ? Elle a du répondant, cette petite !

MADAME DE MONTEGANT. Restez tranquille, vous ! Je vous interdis de vous mêler à ces épanchements de famille. À *Monsieur de Montegant*. Et vous, dites quelque chose !

MONSIEUR DE MONTEGANT. De grâce, finissons-en.

Madame de Montegant empoigne sa fille.

EUPHRASIE. Maman !

MADAME DE MONTEGANT. Cessez de vous agiter... *Elle enferme Euphrasie dans la cabine. Votre époux vous rejoindra ce soir. Elle barricade la porte avec un tonneau. Euphrasie tente d'ouvrir la porte, sans succès. Et ce gendre qui n'arrive pas !*

Scène 3

MONSIEUR ET MADAME DE MONTEGANT, JEAN-ROGER, ROGER-JEAN,
ALEXANDRE, BAPTISTE

ALEXANDRE *en coulisses*. Quelle noce, quelle noce !

MONSIEUR DE MONTEGANT. Tenez, le voici.

ALEXANDRE *en coulisses*. Bah ! Autant s'acquitter dès maintenant de cette formalité. Demain, nous coucherons autre part.

MADAME DE MONTEGANT. Je vous trouve enfin, Monsieur ! C'est à cette heure que vous accourez ? Et votre pauvre petite femme, qui se meurt d'impatience dans sa chambre nuptiale..

ALEXANDRE. Comment, Madame, minuit n'a pas sonné !

MADAME DE MONTEGANT. Où est votre frère, cet admirable Hippolyte ?

ALEXANDRE. Il arrive. Il est monté chez nous afin d'administrer le trousseau de ma sœur.

ROGER-JEAN. Cher Monsieur de Lessières, permettez-moi, au nom du capitaine Marepuis, de vous souhaiter un excellent périple à bord de l'*Atalante* !

ALEXANDRE. Ne prononcez plus ce nom exécration devant moi.

JEAN-ROGER. *Atalante* ?

ALEXANDRE. Marepuis. Quel hideux patronyme !

JEAN-ROGER. Sans doute... *bas*, à Roger-Jean. Il me paraît fâché.

ROGER-JEAN. Une peine de cœur, assurément.

JEAN-ROGER. Dites, Roger-Jean, vous pensez comme moi ?

ROGER-JEAN. Comment ! Nous avons eu la même idée. *Haut*. Madame, Monsieur, il se fait tard, allons-nous coucher.

MONSIEUR DE MONTEGANT. Déjà ? Nous n'avons point soupé..

ROGER-JEAN. C'est égal, vous dînerez mieux demain ! Nous vous avons aménagé un charmant nid conjugal en soute..

MADAME DE MONTEGANT. En soute? Ah, bien! C'est trop fort. Traités ainsi que du bétail!

JEAN-ROGER. Parfaitement, en soute, nom d'une pipe! Et si vous n'êtes pas contente, pécore, vous passerez le reste du voyage aux fers.

MONSIEUR DE MONTEGANT. Nous nous en accommoderons. À *Madame de Montegant*. Allons, mon amie.

MADAME DE MONTEGANT à *Jean-Roger*. Vous vous repentirez de cette impertinence, animal!

JEAN-ROGER. C'est curieux, j'ai les oreilles qui sifflent.

Monsieur et Madame de Montegant sortent.

ROGER-JEAN *saisissant le bras d'Alexandre*. À nous. Très cher, Madame Euphrasie vous attend. Elle se consume déjà à l'idée d'être vôtre!

ALEXANDRE. Vraiment?

ROGER-JEAN. Vous en doutez?

ALEXANDRE. Elle m'a paru tout à l'heure d'une nature farouche.

ROGER-JEAN. Curieux faux-semblant dont se pare l'autre sexe que cette obtuse candeur! Dame, vous ignorez tout de ses pensées secrètes.

ALEXANDRE. Elle vous les a confiées?

ROGER-JEAN. Allons! Nul besoin d'entendre ses épanchements. Toutes les femmes sont faites de la même matière. Soyez entreprenant; vous la verrez bientôt se défaire des faux-airs ingénus que sa condition impose.

ALEXANDRE *sceptique*. D'où tenez-vous ces conseils?

ROGER-JEAN. Ah ben! Ce sont des évidences.

JEAN-ROGER. La seule évidence plausible, Roger-Jean, c'est que vous êtes un âne. *Il conduit Alexandre à la cabine de Baptiste. Entrons.*

Euphrasie, depuis son enfermement, n'a de cesse d'agiter le loquet de la porte de sa cabine pour tenter de l'ouvrir. L'attention d'Alexandre se dirige vers elle.

ALEXANDRE. C'est curieux, cette porte remue. *Il s'approche.* Mais sapristi, c'est qu'il y a quelqu'un d'enfermé là-dedans !

ROGER-JEAN *se postant devant lui.* Oh ! Personne. C'est le gabier, cet ivrogne, que le capitaine a mis aux fers.

ALEXANDRE. Je reconnais bien là son esprit retors. Bonsoir, Messieurs. *Il entre dans la cabine de Baptiste.* Euphrasie... *il aperçoit Baptiste.* Ah, c'est toi !

BAPTISTE. Que faites-vous dans ma cabine ?

ALEXANDRE. N'aie crainte, je ne m'y attarde guère.

BAPTISTE. Alexandre...

ALEXANDRE. Tais-toi. Mon nom n'a rien à faire dans ta gueule dépravée.

JEAN-ROGER *à Roger-Jean.* Écoutons toujours, ce peut être intéressant.

Roger-Jean colle son oreille à la porte, tandis que Jean-Roger tente de regarder à travers la serrure.

BAPTISTE. Je puis tout expliquer.

ALEXANDRE. Expliquer que tu couches avec ma sœur, en même temps que tu fais la bonne des Montegant ? Je suis curieux, en effet, d'entendre ces explications.

BAPTISTE. C'est une méprise. Jamais je n'ai touché la petite Isabeau. Quant à Nadine...

ALEXANDRE. Cette malheureuse, qui a perdu la raison par ta faute ?

BAPTISTE. Vrai, j'étais son amant. Les évènements qui se sont produits ces trois derniers jours ont décidé de m'attribuer les bras d'une autre, mais je ne me suis jamais défait de mon honneur ni de ma fidélité auprès d'elle.

ALEXANDRE. J'en ai assez entendu.

Il s'apprête à sortir.

BAPTISTE. Tu m'as dit, tout à l'heure, que tu avais quelquefois songé à m'écrire. J'y ai réfléchi, moi aussi ! Jour et nuit.

ALEXANDRE. Qu'est-ce que cela me fait ?

BAPTISTE. C'est drôle ! Si tu n'avais renoncé, nous connaîtrions sans doute un autre dénouement.

ALEXANDRE. Serait-ce ma faute, maintenant ?

BAPTISTE. Oh, je ne sais pas, peut-être sommes-nous au fond tous plus fautifs les uns que les autres. Tu as eu la lâcheté de ne point m'écrire, moi la bassesse de t'adresser ce sonnet, le coursier l'imprudence de confier cette missive à ta sœur, cette dernière la sottise de la croire pour elle...

ALEXANDRE. Pardon ?

BAPTISTE. Peut-on lui en vouloir ? L'infortunée s'est naturellement crue amoureuse de moi, de même qu'Hippolyte s'est imaginé des choses... Celui-là, il vous vendrait aux premiers venus, pourvu qu'il en tirât quelque bénéfice. Certainement, il se trouve de bien meilleurs partis qu'un jeune capitaine de si piètre naissance. Mais, enfin, qui emporterait cette enfant, toute jolie qu'elle est, sans sa dot ?

ALEXANDRE. Il n'empêche que tu as accepté.

BAPTISTE. Avais-je le choix ? Il m'aurait tout pris, sinon. Impossible de démentir son accusation sans trahir mon penchant envers toi. Voilà, tu sais tout. Va-t'en, je ne te retiens plus.

Court silence. Alexandre ne bouge pas.

ALEXANDRE. Ce sonnet...

BAPTISTE. Une bêtise, vraiment, un ramassis d'inepties.

ALEXANDRE. J'aurais aimé le lire.

BAPTISTE. Inutile. Tu vas rire, sans doute ; j'espérais qu'une fois reçu, tu rompes immédiatement tes fiançailles avec Mademoiselle de Montegant.

ALEXANDRE. C'est drôle, en effet.

BAPTISTE. Fou que j'étais ! Dire que nous ne nous sommes guère connus qu'une fois... jamais je ne me serais douté que tu te souvenais encore de moi.

ALEXANDRE. Je te l'ai dit ; je suis ivre.

Ils s'embrassent.

ROGER-JEAN à Jean-Roger. Vous voyez quelque chose ?

JEAN-ROGER. Dame ! En voilà deux qui prendront leur pied ce soir. Nous avons bien manœuvré, Roger-Jean. Et maintenant, allons nous coucher !

Ils se font une accolade et sortent.

Scène 4

ALEXANDRE, EUPHRASIE, BAPTISTE,
puis ISABEAU, HIPPOLYTE, MONSIEUR DE PLASQUEYRAN, LE MOUSSE,
NADINE, MONSIEUR ET MADAME DE MONTEGANT, JEAN-ROGER,
ROGER-JEAN.

Entre Hippolyte, suivi d'Isabeau et de Monsieur de Plasqueyran.

HIPPOLYTE. C'est drôle, personne pour nous recevoir.

ISABEAU. Les autres doivent dormir.

HIPPOLYTE. Le vaisseau mouille encore au port pourtant...
appelant. Monsieur Marepuis !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Point de réponse. Belle amie, je crois
que ce mufle se moque de vous.

Entre le mousse.

LE MOUSSE *à part.* Tiens, du monde !

HIPPOLYTE. Vous tombez bien. Voulez-vous nous amener
immédiatement le capitaine ?

LE MOUSSE *affolé.* Sapristi, le monsieur qui rosse les gens !

Il tente de se cacher.

HIPPOLYTE. Mais tu es le petit sauvageon que j'ai corrigé l'autre
jour ! Allons, jocrisse, le capitaine !

LE MOUSSE. Monsieur, le capitaine est à sa cabine, je vais
conduire Madame près de lui, mais de grâce, ne me cognez pas !

HIPPOLYTE. C'est bon pour cette fois, mais que je ne t'y reprenne
plus, ou tu auras une fière danse. Gredin !

ISABEAU. Dites, sommes-nous les derniers arrivés ?

LE MOUSSE. Nous attendons encore la bonne des Montegant, qui
accourra d'une minute à l'autre. Enfin, nous larguerons les
amarres et nous gagnerons le large. *Il conduit Isabeau devant la
cabine de Baptiste.* C'est ici.

NADINE *en coulisses.* C'est qu'ils sont lourds, ces cadeaux ! À
attraper un tour de bras...

LE MOUSSE. Voilà la soubrette ! Veuillez patienter une minute, le temps que le navire quitte le port... *Entre Nadine. Elle porte une immense pile de cadeaux qu'elle jette au sol. Il lève l'ancre et tourne le gouvernail.* Cap sur l'île de Sein !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Mais ma parole, c'est bien cette hystérique !

NADINE. Vous savez ce qu'elle vous dit, l'hystérique, vieux polisson ? À Isabeau. Et vous, vous vous croyez fine, sans doute ?

ISABEAU. Pardon ?

NADINE. Cessez de jouer les ingénues ! Vous me méprisez, n'est-ce pas ? C'est un divertissement très spirituel, pour les demoiselles de votre âge, que d'arracher les amants aux lits des filles comme moi ! Vous croyez l'avoir séduit par vos faux-airs caressants, votre allure délicate, vos manières irréprochables...

ISABEAU. Mademoiselle...

NADINE. Mais qu'importe les sonnets, les baisers, les promesses au clair de lune, les fanfreluches dont raffolent les niaises de votre espèce, puisque moi je l'ai pris ! Oui, madame, nous sommes unis par la chair.

HIPPOLYTE, MONSIEUR DE PLASQUEYRAN, ISABEAU *en chœur*. Ah !

ISABEAU *pleurant*. C'est affreux !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Pauvre enfant !

HIPPOLYTE. Assez ! *Court silence.* Par la chair, tu dis ? Arrive ici, petite drôlesse, nous allons voir. Au mousse. Toi, ouvre la porte.

Le mousse ouvre grand la porte, dévoilant Baptiste et Alexandre, occupés à s'embrasser.

HIPPOLYTE, MONSIEUR DE PLASQUEYRAN, ISABEAU, NADINE *en chœur*. Ah !

ISABEAU *pleurant*. C'est horrible !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Le sacripant !

BAPTISTE. Je puis tout expliquer.

LE MOUSSE. Mais qu'est-ce qu'il y a, à la fin ?

HIPPOLYTE. Assez ! *Au mousse.* Toi, hors d'ici, à l'instant. *D'un ton calme, à Baptiste.* Puis-je savoir en quel honneur vous étreignez mon frère, Monsieur ?

ALEXANDRE. Hippolyte...

HIPPOLYTE. Silence, dépravé ! *À Baptiste.* Réponds, ou je te pends au mât d'artimon.

ISABEAU *sanglotant.* C'est infâme !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Séchez vos larmes, pauvre amie, ce gueux ne les mérite aucunement. Et vous, fifrelin, vous mériterez cent coups de bâton !

HIPPOLYTE. Silence, vous deux ! *À Baptiste.* Mon ami, il va se passer des choses atroces.

NADINE. Laissez. *Elle gifle Baptiste.* Tu l'as fait, lui aussi, bigame ? Elle, lui, et combien d'autres encore ? Es-tu ainsi une créature dénuée de vertu, de morale, d'honneur, de tout ce qui constitue les hommes ?

Entrent Jean-Roger, Roger-Jean, Monsieur et Madame de Montegant, tous vêtus de chemises de nuit.

JEAN-ROGER. Quel est ce raffut, quand nous autres tentons de dormir depuis une heure et quart ?

MADAME DE MONTEGANT. Ce cher Hippolyte ! Êtes-vous bien ?

HIPPOLYTE. Moi, pas mal, Madame. Votre gueux de gendre, en revanche, semble pris de démence.

MADAME DE MONTEGANT. Ce n'est pas nouveau. Qu'a-t-il encore fait ?

HIPPOLYTE. L'infâme s'est accoquiné du capitaine !

ISABEAU *geignant.* C'est immonde !

ROGER-JEAN *à part.* Fichtre ! Tout est découvert.

MADAME DE MONTEGANT. Comment, coquin, débaucher ainsi un honnête homme ? Le jour de ta noce !

MONSIEUR DE MONTEGANT. Tiens, c'est vrai, la noce, deux unions compromises ! La côte est bien loin désormais...

Euphrasie parvient enfin à ouvrir la porte.

EUPHRASIE. Enfin ! À croire qu'on a blindé cette porte... *Elle observe l'assistance.* Eh bien, que me valent ces mines atterrées ?

MADAME DE MONTEGANT. Notre fille ! Arrivez ici, ma chérie. *Elle lui attrape le bras.* À Hippolyte. Monsieur, voici comment nous procéderons. Prenez ma fille à la place de ce drôle.

HIPPOLYTE. Mais, Madame...

MADAME DE MONTEGANT. Prenez-la, vous dis-je, emportez-la, sucrez-la, mangez-là, buvez-la !¹

EUPHRASIE. Maman !

MADAME DE MONTEGANT. Silence, cruche !

Madame de Montegant jette Euphrasie dans les bras d'Hippolyte.

ISABEAU *dans un sanglot.* Et moi, Hippolyte ?

HIPPOLYTE. Toi ? Sapristi, j'oubliais. À Baptiste. N'as-tu pas de honte, jocrisse ? S'adonner à pareilles immondices quand on courtise une innocente jeune fille, qu'on lui envoie des sonnets !

ISABEAU *pleurant.* Et des billets doux toutes les semaines !

BAPTISTE. Toutes les semaines ? Mais je n'ai guère écrit qu'une fois.

NADINE. Il l'avoue !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Assez de turpitudes ! Vous osez, par-dessus le marché, vous attribuer les mérites de mon œuvre ?

HIPPOLYTE *perplexe.* Son œuvre ? Mais...

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN. Ceci mérite un éclaircissement, je vous l'accorde. Il est temps pour moi d'expliquer ce que je tente de vous dire depuis ce matin. *Il saisit les mains d'Isabeau.* En vérité, douce Isabeau, je vous aime depuis votre plus tendre enfance, je vis pour vous et n'existe qu'à travers vous. De chaque songe qui m'habite la nuit monte le parfum pénétrant de

¹ La Thénardier, *les Misérables*, Partie II, livre 3, Victor Hugo

votre âme. Ah ! Que de soupirs n'ai-je poussés à chaque mouchoir que vous laissiez sur votre chemin, à chaque fleur de votre bouquet qui se flétrissait subitement, aux moindres remous de votre tendre jupon ! Je vous enveloppe de mon désir ardent et me consume pour vous dans le plus grand secret. Me jugeant indigne de votre amour, j'ai seulement daigné vous écrire de longues missives, des billets éperdus que je vous envoyais chaque semaine. Je rougis d'être confondu de la sorte avec le dédaigneux Baptiste Marepuis.

ISABEAU. C'était vous !

HIPPOLYTE. Vous l'aimez ! Voilà qui arrange nos affaires. Mon cousin, je vous la donne.

Isabeau dégage ses mains de celle de Monsieur de Plasqueyran.

ISABEAU. Lâchez-moi ! Hippolyte, je refuse.

HIPPOLYTE. Cet arrangement ne requiert aucunement ton avis.

ISABEAU. Je le sais. Mais quel frère abandonne sa sœur à la couche d'un homme déjà vieux, d'un veuf qui a achevé sa femme d'un coup de sang, un homme dont le penchant pour le vin et la violence ne sont plus à démontrer ?

ALEXANDRE. Elle dit vrai. Hippolyte, sois raisonnable.

HIPPOLYTE. Silence, dépravé ! Tu n'es plus mon frère. Tu n'as plus voix au chapitre dans ces affaires de famille !

ALEXANDRE. Quel changement...

ISABEAU. Hippolyte, de grâce !

MONSIEUR DE PLASQUEYRAN *emportant Isabeau*. Vous parlez trop, mon amie, les éructations vous enlaidissent.

ISABEAU. Au secours !

Il sort en emportant Isabeau, malgré les protestations de cette dernière.

NADINE à Baptiste. La désossée est partie. Allons, raconte-leur, la façon dont tu m'as prise, moi, la soubrette, quand tu t'étais déjà promis aux deux autres. Hein ! Ne néglige aucun détail un tant soit peu salace, tu sais que j'en raffole. Te rappelles-tu notre nuit, trois jours auparavant, le calme chaud du jardin des Montegant...

MADAME DE MONTEGANT. Chez nous !

EUPHRASIE. Nadine, veux-tu te taire ? Tu me couvres de honte.

NADINE. Honte de quoi, Madame ? Honte des mains qui t'habillent, honte de l'échine saillante qui se ploie sous tes ordres, honte de cette ombre qui te talonne et qui maigrit davantage à chaque bouchée que tu manges ? Tu devrais avoir honte, en effet ! Te rappelles-tu, l'autre jour ? Tu t'enquérais de ton apparence, tu me demandais d'un air soucieux si je te trouvais grasse. Eh bien, je vais te le dire, moi : tu es une coche !

TOUS. Ah !

EUPHRASIE *bouffie de rage*. Je te renvoie sur le champ !

NADINE. Tu crois me faire beaucoup de peine ? Je ne fais que retourner d'où je viens. Me jeter sur le pavé, c'est comme me livrer au sein de ma mère. Sans doute, j'y serai mieux nourrie !

EUPHRASIE. Insolente !

MONSIEUR DE MONTEGANT. Silence !

EUPHRASIE. Mais, papa, vous entendez ce qu'elle dit de moi ?

MONSIEUR DE MONTEGANT. Taisez-vous, mon enfant. *Il lève lentement la tête*. Il pleut.

Tous lèvent leur tête à leur tour. Le tonnerre retentit.

JEAN-ROGER. Allons bon ! Voilà l'orage, à présent.

ROGER-JEAN à Jean-Roger. Dites donc, vous nous aviez promis une traversée calme, sans intempérie !

JEAN-ROGER. Croyez-vous que ce soit le moment ? Enfin, animal, je ne contrôle point le temps qu'il fait !

Un nouveau coup de tonnerre retentit.

EUPHRASIE. Ah ! Quel affreux bruit. Et mes pauvres petits chéris qui doivent être tout remués...

JEAN-ROGER. Eh bien, Madame, apprenez que nous sommes tous logés à la même enseigne.

EUPHRASIE. C'est très sensible aux sons, ces bêtes-là, savez-vous ? Un rien leur donne une syncope...

JEAN-ROGER. Tant mieux !

EUPHRASIE. Mufle ! Je viens à eux.

Elle sort.

JEAN-ROGER. En ce cas, je vais avec elle. Cette petite bûche est bien capable de faire une sottise qui nous flanquera tous au fond de l'océan !

Il sort à son tour.

BAPTISTE. Plus un instant à perdre. Roger-Jean, à la barre ! Tribord toute, nous atteindrons le port dans un quart d'heure.

HIPPOLYTE. Parce que tu t'envisages encore comme le capitaine de ce navire ?

BAPTISTE. Aux dernières nouvelles, Monsieur, je suis le seul maître à bord.

HIPPOLYTE. Je te dé mets de tes fonctions !

BAPTISTE. À votre guise, Monsieur ! En ce cas, veuillez me remplacer. Savez-vous au moins dans quel sens se situe notre proue ?

HIPPOLYTE. Certainement : à l'arrière du navire.

MADAME DE MONTEGANT. Mon cher Hippolyte ! Vous en savez tant.

BAPTISTE. Ah bien ! Vous n'avez rien à craindre, avec un tel commandant de bord, sinon de finir tous noyés ; ou Robinsons.

Le tonnerre devient frénétique. Entre Jean-Roger, suivie d'Euphrasie qui porte ses cages. Jean-Roger fait de grands gestes.

JEAN-ROGER. Catastrophe à bord ! Nous sommes perdus ! Vite ! Les femmes et les enfants d'abord !

EUPHRASIE. Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

JEAN-ROGER. L'insensée ! La malheureuse ! Elle a prononcé le mot ! Le mot ! Lap...

Le mât s'abat soudainement sur le plateau.

MADAME DE MONTEGANT. Horreur !

ROGER-JEAN. Capitaine ! Des trous dans la coque !

LE MOUSSE. L'*Atalante* fait naufrage !

BAPTISTE. Combien de miles nous séparent de la côte ?

ROGER-JEAN. Une dizaine à peine, à vue d'œil !

BAPTISTE. L'*Atalante* tiendra-t-elle jusque-là ?

ROGER-JEAN. Impossible, l'eau a déjà atteint le bastingage !

BAPTISTE. Amarrez les chaloupes !

JEAN-ROGER. Il n'y en a qu'une ; il faudra abandonner les charges inutiles.

Jean-Roger et Roger-Jean installent la chaloupe au lointain.

ROGER-JEAN. Les femmes et les enfants d'abord !

LE MOUSSE. À bord, point de marmots.

EUPHRASIE. Et mes amours, les comptez-vous ? *Elle installe d'autorité les cages dans la chaloupe.*

JEAN-ROGER. L'insensée ! Elle court à notre perte.

ROGER-JEAN. Les femmes et les enfants d'abord !

MADAME DE MONTEGANT. Je rectifie. Que tous ceux dont le patronyme comporte une particule prennent place les premiers. Les autres suivront, s'ils le peuvent.

ALEXANDRE. Vous tairez-vous un jour, vieille savate ?

MADAME DE MONTEGANT. Comment ? Hippolyte chéri, entendez-vous ce que ce gueux me dit ?

HIPPOLYTE. Alexandre a raison, de grâce, taisez-vous !

Cependant qu'ils parlent, tous prennent place dans la chaloupe, excepté Nadine, qui va jusqu'à la fosse, un débris de bateau dans les bras.

LE MOUSSE. Nous tenons tous, je crois. C'est une aubaine, nous tenons juste, tous les neuf.

BAPTISTE. Tous les neuf? *Frappé d'effroi.* Nous avons oublié Nadine!

ROGER-JEAN. Mais enfin capitaine, il ne reste plus la moindre place, sur cette coquille!

JEAN-ROGER à *Euphrasie*. Voyons, ôtez ces cages de dessus le rafiôt.

EUPHRASIE. N'y comptez pas!

JEAN-ROGER. Folle!

BAPTISTE. C'est égal, Nadine prendra ma place. Le devoir impose à un capitaine de sombrer avec son navire.

ALEXANDRE. Je m'y oppose.

BAPTISTE. Tais-toi. Tu ne m'ôteras pas ce droit.

Il s'extrait de la chaloupe, qu'il met à la mer. Il avance vers l'avant-scène. Un rideau bleu tombe et recouvre progressivement le fond du théâtre, ne laissant sur le plateau que Baptiste et Nadine.

ALEXANDRE. Baptiste!

ROGER-JEAN. Capitaine!

BAPTISTE. Nadine!

Scène 5

NADINE, BAPTISTE

Baptiste s'adresse à Nadine, depuis le reste du navire. Elle s'accroche à un débris.

BAPTISTE. Nadine !

NADINE. Ah, c'est toi. Je ne t'attendais plus.

BAPTISTE. Une femme à la mer ! Nadine, de grâce, attrapez ma main.

NADINE. L'onde m'éloigne de toi.

Baptiste recule, jusqu'à être entièrement dissimulé par le rideau.

BAPTISTE. Pouvez-vous tenter de rejoindre le bord ?

NADINE. Je ne sais pas nager et mes forces s'amointrissent.

BAPTISTE. Alors je viens à vous.

NADINE. Inutile. Nous serions perdus tous les deux. Écoute-moi, à présent, nous avons quelques secondes à nous.

BAPTISTE. Je pourrais vous tendre une corde...

NADINE. Jamais je n'aurais le courage de la saisir. Je peine déjà à agripper ce débris de navire, ma seule planche de salut à présent. Je sens la vigueur se retirer doucement de mes veines. Mes membres se roidissent, le sang a quitté déjà mes joues livides. Il paraît qu'on se noie comme on s'endort. Ah ! Quelle affreuse naufragée je ferai, quand on me retrouvera bleue, sans personne pour me fermer les yeux...

BAPTISTE. Taisez-vous, vous êtes belle.

ALEXANDRE *en coulisses*. Baptiste !

NADINE. On t'appelle, je crois. Dis-moi, tu l'aimes beaucoup ?

BAPTISTE. La petite Isabeau ? C'est une mauvaise conjecture, une erreur...

NADINE. Je ne te parle pas d'elle.

BAPTISTE. *Silence*. Oui, nous nous aimons. *Silence*. Tu es fâchée ?

NADINE. À quoi bon? Cela me coûterait des forces que je n'ai plus. Je partirai plus légère, va! Au moins, je garderai à l'esprit que ce n'est point ma faute si je n'ai su te suffire.

BAPTISTE. Pauvre infortunée! Tu aurais mérité un homme cent fois mieux que moi.

NADINE. Et qu'en aurais-je fait? Tu es mon frère, au fond, nous sommes extraits tous deux de cette masse informe, anonyme et grouillante, que tes Lessières s'obstinent à dédaigner. Seulement, ce qui subsiste de dignité dans notre condition échoit naturellement à tous ceux de ton sexe. Tu as lutté pour t'en arracher, de toutes tes forces de mâle. Tu aurais donné ton sang, eh bien! moi, j'aurai offert mes seins. Tu connais mon aversion pour les choses frivoles, moi qui aime avec l'élan d'une femme de tête. Il n'y a guère que l'amour pourtant, qui nous élève, puisque la force nous fait défaut et que notre esprit est tu. Madame Baptiste Marepuis, tu te figures cela? *Elle rit.* Oh! Je t'aimais, chéri, je te jure, je voyais en toi davantage qu'un calcul. Je me demande simplement si je n'ai préféré à chacune de tes caresses hypocrites l'espoir que nous nous en sortions tous deux. Je divague, n'est-ce pas? Je divague, mes yeux se voilent, de mes lèvres flétries s'échappent un flot de paroles décousues. Mais c'est égal, je t'aime, ces mots sont immuables.

ALEXANDRE *en coulisse.* Baptiste!

BAPTISTE. Admirable femme... Tenez bon, ne fût-ce qu'un instant!

NADINE *d'une voix éteinte.* Baptiste... Si tu me disais tu...

Elle expire.